

*Ministère de l'Enseignement supérieur et
de la Recherche scientifique
Université Hassiba Benbouali de
Chlef*



Faculté des Langues étrangères.
Département de français

**Structuration et planification du cours de « Traductologie »
en vue d'un enseignement hybride au profit des étudiants de
première année de Master, spécialité: «Traduction».**

Présenté par: **Dr. Farouk AFOUNAS**

Année académique : **2022-2023**

Descriptif du cours :

1. Prérequis :

Pour que les étudiants soient en mesure de tirer profit du présent cours, il faut qu'ils aient une idée plus ou moins claire en ce qui se rapporte à :

- L'évolution de la traduction en tant que domaine à part entière.
- L'origine de la traduction.
- L'existence de la traductologie.
- L'objet principal de de la pensée traductologique.
- La naissance et la définition de la traductologie.
- Les diverses orientations de la traductologie.
- L'émergence des théories de la traduction.

En outre, les étudiants doivent impérativement:

- Connaître les concepts-clés sous-jacents à la réflexion traductologique et les principales approches théoriques.
- Identifier les problèmes linguistiques et savoir utiliser les procédés et méthodes de traduction.
- Mener des recherches terminologiques et thématiques.

2. Visées d'apprentissage :

Ce cours vise à initier les étudiants à la traductologie proprement dite en éclairant leur lanterne sur les préceptes des différentes approches et théories de la traduction. A l'issue des diverses péripéties de ce cours, il faut que les étudiants soient en mesure de se référer convenablement à l'ensemble des méthodes de traduction proposées par les théories étudiées dans l'objectif de mener à bien la traduction de divers types de textes.

2.1. Savoir :

Après avoir suivi ce cours, les étudiants doivent être en mesure de :

- Situer dans l'Histoire les différentes étapes ayant marqué l'évolution de la traduction à travers les siècles.
- Définir correctement la traduction.
- Définir comme il se doit la notion de traductologie.
- Décrire le champ d'investigation de la traductologie.
- Définir la notion de traductologie.
- Distinguer les types de traduction et définir les différences entre eux.
- Décrire les différentes approches méthodologiques en traductologie.

-Caractériser les techniques et stratégies de traduction.

2.2. Savoir-faire :

Après avoir suivi ce cours, les étudiants doivent être capables de :

-Connaître les concepts-clés sous-jacents à la réflexion traductologique et les principales approches théoriques.

-Identifier les problèmes linguistiques et savoir utiliser les procédés et méthodes de traduction.

-Mener des recherches terminologiques et thématiques.

-Caractériser les techniques et les stratégies de traduction.

-Analyser différents types de traduction dans le but de les évaluer et justifier le choix de techniques et stratégies de traduction.

-Choisir les stratégies et les techniques appropriées aux exigences du texte à traduire.

-Appliquer les notions méthodologiques adéquates à la description des phénomènes traductologiques.

-Vérifier la qualité d'une traduction en fonction des critères proposés.

-Connaître différentes approches méthodologiques en traductologie.

-Créatifs en matière de résolution problèmes traductologiques rencontrés pendant la traduction.

-Conscients de leurs choix en matière de traduction et leurs conséquences.

-Sensibilisés à différents aspects de la pratique traductrice et traductologique et à la diversité typologique de textes à traduire.

3. Compétences supplémentaires :

Après avoir suivi ce cours, les étudiants doivent être :

-Créatifs en matière de résolution des problèmes traductologiques rencontrés pendant la traduction.

-Conscients de leurs choix en matière de traduction et leurs conséquences.

-Sensibilisés à différents aspects de la pratique traductionnelle et traductologique et à la diversité typologique de textes à traduire.

4. Modalités et critères d'évaluation:

➤ L'évaluation relative à ce cours englobe les deux types d'évaluation suivants :

- **Evaluation formative** : dans le cadre de l'enseignement de la traduction et de la traductologie, on peut avoir recours à ce type d'évaluation, et ce, à travers des activités d'intégration, des questions ouvertes ou de diverses tâches de traduction tout en mettant

l'accent sur les points les plus importants de la matière enseignée, les théories et approches de la traduction en l'occurrence. Les corrigés y afférents sont bien évidemment mis à la disposition des étudiants.

- **Evaluation sommative** : l'enseignement de la traduction et de la traductologie nous oblige à recourir à l'évaluation sommative dans le seul et unique objectif de vérifier l'acquisition par les étudiants des connaissances et des compétences en les amenant à appliquer les notions assimilées et à travailler individuellement ou en groupe pour procéder à la traduction de différents types de textes.

- La validation du cours est basée essentiellement sur la participation et la présence des étudiants.

- Quant à la validation du semestre, elle englobe :

- L'assiduité aux cours.

- Les travaux de contrôle réalisés tout au long du semestre.

- L'examen de fin de semestre.

5. Méthodes d'enseignement :

- L'enseignement de la traductologie a lieu par le biais de cours magistraux et de travaux dirigés comprenant ce qui suit:

- Présentation de notions théoriques.

- Analyse de divers problèmes et problématiques.

- Comptes rendus d'articles et cartes mentales.

- Exposés sur des notions relatives au cours.

- Exercices interactifs d'auto-évaluation.

- Traduction phraséologique : application des procédés de traduction et exercices de syntaxe comparée.

- Traduction textuelle et recherches terminologiques.

- Révision et commentaire de traductions.

- Traduction à vue avec application des différentes méthodes.

- Recherches thématiques.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction générale.....	6
Chapitre I: Définition de la traduction et introduction à la traductologie et délimitation de son épistémologie.....	6
1. Aperçu de l'histoire ancienne et moderne de la traduction.....	8
2. Qu'est-ce que la traduction de nos jours ?.....	11
3. Qu'est-ce que la traductologie ?.....	15
4. Epistémologie générale de la traductologie.....	18
5. Epistémologie spécifique de la traductologie.....	21
Chapitre II: Approches de la traduction.....	27
1. Les approches purement linguistiques.....	27
1.1. L'approche de la stylistique comparée.....	27
1.2. L'approche linguistique théorique.....	29
1.3. L'approche linguistique appliquée.....	31
1.4. L'approche sociolinguistique.....	33
1.5. L'approche linguistique communicationnelle.....	34
2. Les approches tributaires des théories littéraires.....	38
2.1. L'approche poétologique.....	38
2.2. L'approche idéologique.....	39
2.3. L'approche herméneutique.....	41
3. Approches d'horizons divers.....	42
3.1. L'approche sémiotique.....	42
3.2. L'approche textuelle.....	43
3.3. L'approche cognitive.....	45
Chapitre III : Théories de la traduction.....	47
1. La théorie interprétative.....	47
2. La théorie du skopos.....	50
3. La théorie du polysystème.....	55
4. La théorie du jeu.....	61
5. La théorie de l'action.....	65

Introduction générale :

Il n'est un secret pour personne que la traductologie est bel et bien une discipline universitaire récente étant donné qu'elle a vu le jour pendant la deuxième moitié du XX^e siècle. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une discipline qui étudie la traduction et ses divers phénomènes sous l'angle de l'analyse théorique et de la pratique empirique. Or, en dépit du nombre incalculable de séminaires et de conférences ayant pour objectif de présenter la discipline et de mettre en exergue ses principaux fondements, la traductologie reste tout de même méconnue aussi bien du grand public que des membres de la communauté universitaire.

Loin de la question liée à l'origine de la traductologie et de son apparition, il convient de dire que la traductologie part du principe que, dans le domaine de la traduction, il faut traiter de la problématique afférente à la relation entre la théorie et la pratique en vertu d'un certain nombre d'études « objectives » basées sur des principes d'observation et de théorisation tirés des arcanes de certaines disciplines proches de la traduction.

Par ailleurs, il serait judicieux de dire qu'au cours des trois dernières décennies, la traductologie ne cessait d'évoluer pour finir par atteindre l'apogée de son épanouissement vers le début du III^e millénaire. Dans le cadre de la traductologie, les études sur la traduction commençaient à devenir assez populaires et de nombreux essais, qui jusque-là appartenaient à la philosophie, à l'histoire ou encore à la littérature, restent affiliés au champ de la traductologie et contribuent à son essor d'année en année. Dans cette perspective, il y a eu l'alternance (et dans une certaine mesure l'opposition) de deux branches théoriques principales, en l'occurrence la traductologie linguistique et la traductologie littéraire.

La traductologie linguistique fut la première à s'être libérée du caractère peu systématique des études précédentes. À l'époque des premières expérimentations réussies en matière de traduction automatique, il semblait possible d'envisager la traduction comme un simple transcodage linguistique. La traductologie linguistique a, par conséquent, donné naissance à toute une série de réflexions théoriques sur la nature du processus de la traduction et à une série d'études pratiques sur les rapports entre les langues existantes. Ces réflexions et ces études ont nourri un espoir optimiste en la possibilité de forger des modèles linguistiques qui fixent toutes les modalités et mêmes les « règles » de la traduction.

Par contre, dans le cadre des études littéraires comparées, une nouvelle école a été fondée au grand bonheur des traducteurs, dite ensuite des « Translation Studies »

(Traductologie), qui se met dès le début en opposition critique vis-à-vis de la traductologie linguistique et aussi vis-à-vis de la traductologie littéraire précédente. Les chercheurs de cette école (qui se développait au début en Grande Bretagne et aux Pays-Bas) se proposaient d'observer le mode en lequel le contexte social, idéologique, politique et culturel conditionne ce passage d'un texte à l'autre et d'une langue à l'autre, qui est communément défini comme « traduction ».

En somme, avant de nous vouer corps et âme à l'étude traductologique et de nous perdre dans ses méandres, il y a lieu de nous intéresser à ces questions lancinantes qui ne cessent de se poser ; est-ce que la traductologie pourrait remplacer les cours de traduction dans le cursus universitaire ? Qu'est-ce qui sépare la traductologie des cours de traduction ? Que font les cours de traduction dans le cursus de langues étrangères, et en quoi consiste la traductologie ? Pour tenter de répondre à ces interrogations, il serait de bon aloi de commencer par donner des aperçus succincts à propos de la traduction et de la traductologie avant de passer à l'étude minutieuse des approches et des théories de la traduction.

Chapitre I: Définition de la traduction et introduction à la traductologie et délimitation de son épistémologie.

1. Aperçu de l'histoire ancienne et moderne de la traduction:

Il est de notoriété que l'histoire de la traduction a fait l'objet d'un grand nombre d'études aussi bien à l'échelle de chaque pays qu'à l'échelle mondiale. Face au décuplement des études spécifiques et générales, l'histoire de la traduction apparaît de plus en plus comme un genre à part entière au sein de la traductologie avec ses propres courants et méthodes bien entendu. Sommairement, il est possible de distinguer plusieurs perspectives d'étude en ce qui se rapporte à l'histoire de la traduction.

En effet, certains étudient l'histoire de la traduction en tant que pure pratique, par opposition à d'autres qui étudient l'histoire de la traduction sous l'angle de la réflexion théorique. Il y a aussi ceux qui s'appuient sur la vie et l'œuvre des traducteurs afin de retracer l'histoire de la traduction, et ce, à l'opposé des principes de ceux qui étudient minutieusement les traités et les préfaces qui précèdent les traductions pour décrire une certaine évolution historique. D'autres encore écrivent l'histoire de la traduction en la mettant en perspective avec son contexte sociopolitique, par opposition, à ceux qui la décrivent comme une activité universelle et communément pratiquée dans toutes les langues et dans toutes les cultures.

En revanche, les traductologues ont le plus souvent tendance à s'approprier à leur propre manière certains faits et écrits jugés essentiels voire fondamentaux pour la traduction. Cependant, ces traductologues éprouvent d'énormes difficultés à écrire la véritable histoire de la traduction et à retracer fidèlement ces faits, d'où la problématique épineuse de « l'objectivité » qui mine les recherches traductologiques. D'abord, parce qu'il existe des formes multiples et différentes qui entrent en jeu dans l'étude de la « traduction » (à l'image de la littérature traduite, les textes bilingues, l'adaptation, etc.). Ensuite, parce que l'histoire de la théorie est souvent séparée de l'histoire de la pratique et, plus encore, de celle de la profession de traducteur. Enfin, parce que certains domaines comme la linguistique, la littérature ou encore la civilisation et les sciences cognitives, font de la traduction (ou bien des œuvres traduites pour ainsi dire) une matière essentielle dans l'étude de leurs propre histoires, privant ainsi les traductologues d'une bonne partie de leur corpus d'étude.

En outre, il y a lieu de reconnaître que certaines régions géographiques (à l'image de l'Europe) et certaines époques (à l'image la Renaissance) jouissent d'un intérêt sans

commune mesure avec d'autres régions du monde et d'autres époques historiques. D'où la nécessité impérieuse d'initier des études approfondies des questions du « nationalisme » et de « l'ethnocentrisme » dans l'écriture de l'histoire de la traduction. Antoine Berman, à titre d'exemple, met l'accent sur l'importance d'une réelle investigation historiographique parce qu'elle lui paraît tout à fait indispensable d'un point de vue épistémologique. Pour lui, «la constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie moderne de la traduction. À toute modernité appartient, non un regard passéiste, mais un mouvement de rétrospective qui est une saisie de soi ». (Berman, 1984: 12). Or, il convient de rappeler que tous ceux qui s'intéressent à la traductologie s'accordent sur une vérité des plus évidentes selon laquelle l'origine de la traduction remonte à la nuit des temps. Donc, il n'en demeure pas moins que les considérations sur l'histoire de la traduction « ont pour caractéristiques principales d'être souvent succinctes, ponctuelles ou éclatées sous forme de références disséminées». (Ballard 1992 : 11).

Chez bon nombre de traductologues, cette préoccupation historique est quasiment absente et ils ne s'y intéressent que de façon incidente. Leurs travaux sont exclusivement axés sur les aspects théoriques et linguistiques de la traduction. Pourtant, le regard historique est considéré par beaucoup comme une condition préalable voire sine qua non à la théorisation, car les grandes problématiques abordées ont peu évolué au cours des siècles. Les questions centrales posées par les traducteurs et les penseurs anciens se retrouvent globalement dans les théories contemporaines de la traduction.

Il est néanmoins utile de donner quelques repères historiques en ce qui se rapporte à l'évolution de la traduction à travers les siècles. Si l'on consulte le Livre de la Genèse, qui est le premier livre de l'Ancien Testament, on finit par se rendre compte que la première attestation de l'existence d'interprètes date effectivement des années 2500 av. J.-C., chez les pharaons de la sixième dynastie en Égypte bien entendu. Dans la Bible, on rapporte également qu'il y avait un interprète entre Joseph et ses frères à la cour de Pharaon (Genèse 42 : 23). Selon Michel Ballard, l'existence d'une classe des interprètes à part entière en Égypte est attestée vers 500 av. J.-C. ». (Ballard, 1993: 10). Mounin, de sa part, affirme l'existence d'un phénomène analogue en Mésopotamie où apparaissent, vers les années 2300 av. J.-C., de véritables dictionnaires bilingues. «Certains dictionnaires donnent l'idéogramme sumérien, sa transcription phonétique en akkadien, sa traduction akkadienne. Parfois même, outre cette traduction, figure une explication par un synonyme ou une définition ». (Mounin 1974 : 54). Les Grecs, qui considéraient leur langue et leur culture comme supérieures, semblent avoir été hermétiques à la traduction et ont donné le

nom de « barbare » à ceux qui ne parlaient pas leur langue. « Seules exceptions à cet ethnocentrisme grec, « les récits rapportés par Platon (-427) et par Hérodote (-484) dans leurs ouvrages de philosophie ou d'historiographie ». (Mounin 1974 : 55)

L'époque romaine (à partir de -250) offre enfin les premières traductions signées de la littérature grecque, notamment celles de L'Odyssée et de L'Iliade d'Homère en vers latins. Elle offre également les premières réflexions théoriques à propos de la traduction proprement dite. À partir du II^e siècle ap. J.-C., la diffusion du christianisme s'accompagne inéluctablement d'une multiplication des traductions de la Bible principalement en copte, en syriaque, en arménien et en gotique. « Saint Jérôme (347-420) domine dès lors l'histoire de la traduction et devient sans conteste le « patron des traducteurs » et sa traduction de la Bible en latin sera utilisée jusqu'au XX^e siècle comme texte officiel. Il est le premier promoteur de la « traduction littérale » pour les saintes Écritures ». (Mounin 1974 : 56).

Au Proche-Orient, les chrétiens nestoriens traduisent vers le syriaque un grand nombre de textes grecs de médecine et de philosophie. C'est à partir de ces textes que se feront plus tard les principales traductions vers l'arabe. « En effet, lorsque l'Islam commence à se diffuser à partir du VII^e siècle, la langue arabe s'impose progressivement grâce au Saint Coran. L'effort de traduction culmine sous le calife abbasside Al-Ma'moun (813- 833) qui fonde, à Bagdad, un centre de traduction au appelé « Maison de la sagesse » (Bayt al-Hikma). La figure de proue de cette période est le traducteur arabe chrétien Hunayn Ibn Ishaq (809-873) qui aurait traduit vers l'arabe plus de trente-cinq ouvrages médicaux ». (Salama-Carr 1990 : 28).

En Occident musulman, le mouvement de traduction de l'arabe vers le latin se développe à partir du X^e siècle. Tolède, reprise par les chrétiens en 1085, s'affirme comme centre de traduction au XII^e siècle, et le traducteur le plus connu de cette époque est Gérard de Crémone (1114-1187) auquel on attribue 71 traductions de l'arabe vers le latin. Ce type de traductions contribue à la transmission de l'héritage culturel et scientifique arabe et annonce la Renaissance européenne. « L'essor de la traduction pendant cette période est spectaculaire grâce à l'invention de l'imprimerie et de la diffusion du livre avec la redécouverte de la culture antique gréco-latine. Des traités importants comme que celui d'Étienne Dolet (1540) voient le jour. » (Horguelin, 1981 : 44). La traduction profite aux « langues vulgaires » et sert de catalyseur à l'affirmation des identités nationales au sein des futures puissances coloniales. « La querelle entre les Anciens et les Modernes au sujet d'Homère donne naissance aux traductions dites « belles » mais « infidèles », qui dominant

l'âge classique (XVII^e siècle). La traduction des Mille et une nuits (1702) par Antoine Galland reflète les pratiques de son siècle : suppression de passages, restructuration du texte, adaptation, reformulation, etc. Les contes arabes sont néanmoins traduits et retraduits à travers toute l'Europe à partir de la version remaniée de Galland. Le Siècle des Lumières (XVIII^e siècle) met la création au cœur de l'activité intellectuelle, mais la traduction continue d'inspirer les écrivains. La publication par Montesquieu des Lettres persanes (1721), sous forme de pseudo-traduction, et de Zadig (1747) par Voltaire sous forme de conte oriental à caractère philosophique, signe les débuts de l'orientalisme.»

Paradoxalement, le mouvement de traduction dans le monde oriental ne reprendra qu'à la faveur de la Nahda (Renaissance arabe) au début du XIX^e siècle, à partir du foyer égyptien. Entretemps, on assiste en Europe à une professionnalisation et à une théorisation accrues des pratiques de la traduction grâce à l'apparition de la traductologie. La mise en place de structures spécifiques et de normes de traduction vise à assurer la qualité des productions et l'autonomie d'une discipline qui sera sans cesse questionnée sur ses fondements et accusée d'imperfection.

2. Qu'est-ce que la traduction de nos jours ?

En guise de préambule, il convient de dire que la traduction, considérée comme art, travail, discipline relevant des sciences humaines ou objet d'une observation scientifique, est étudiée, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, de manière plus systématique. Cela est dû aussi au fait que le progrès de la mondialisation met les langues en contact beaucoup plus intensif qu'avant, ce qui rend nécessaire une didactique de la traduction et donc aussi la réflexion théorique systématique et collective.

Pour commencer, il serait judicieux d'admettre que de nos jours, et avec l'avènement de la société de l'information mondialisée, nous sommes entrés de plain-pied dans l'âge de la traduction généralisée et omniprésente. Aujourd'hui, la traduction revêt une importance cardinale dans la vie de tous les jours vu qu'on traduit de plus en plus de documents et d'ouvrages vers des langues sans cesse plus nombreuses. Cette importance est d'autant plus accentuée par les progrès technologiques constants qu'enregistrent les secteurs de l'information et de la communication. Personne ne peut donc nier le fait que la traduction joue un rôle -clé dans d'innombrables domaines de la vie sociale, économique et même politique et contribue grandement au respect de la diversité linguistique et culturelle à l'échelle nationale et internationale. Par conséquent, il devient important d'admettre que la traduction devient sans l'ombre d'un doute une donnée essentielle de l'évolution sociologique, économique et politique.

Il est tout aussi important de savoir que des concepts différents de la traduction ont prévalu à des époques différentes, chose qui a permis à la traduction d'évoluer à coup sûr et de connaître un élan des plus démesurés. A partir de là, et suite aux diverses mutations qu'a connues le domaine de la traduction, la fonction et le rôle du traducteur ont radicalement changé. On ne cesse de ressasser que « l'explication de tels changements relève exclusivement de l'histoire culturelle et ses différents champs d'étude et d'investigation. Quant aux positions à l'égard de la traduction et des conceptions traductionnelles ayant prévalu durant de longues années, on peut considérer qu'elles appartiennent à l'époque qui les a produites et aux facteurs socioéconomiques qui ont dessiné et déterminé leur époque». (Bassnett 1980 : 74). Par contre, d'autres insistent ouvertement sur la diversité des missions assignées à la traduction selon les époques et les commanditaires bien entendu. « On a traduit pour découvrir une culture, pour s'approprier un savoir. On a traduit pour répandre ou défendre des idées religieuses, pour imposer ou combattre des doctrines philosophiques ou des systèmes politiques. On a traduit pour créer ou parfaire une langue nationale. On a traduit pour révéler une œuvre, par admiration pour un auteur. On a traduit même fictivement, faisant passer pour traductions des œuvres originales. On a traduit pour faire progresser les sciences et les techniques. On a traduit pour mille et une raisons. La traduction était tout à la fois arme et outil. Elle remplissait une mission ». (Newmark, 1982: 4).

De nos jours, la traduction est intimement et étroitement liée au mouvement global de la mondialisation. Elle est à la fois le vecteur et le produit de ce mouvement. Outre le caractère hautement multilingue des institutions et des organisations internationales, la diversité linguistique et culturelle de notre monde est soutenue par des politiques linguistiques et des programmes de traduction ambitieux. Cela est dû au fait que la communauté internationale est plus que jamais consciente des enjeux civilisationnels liés à la traduction. On le sait désormais : qui sème le vent récolte la tempête, et « qui diffuse la traduction cueille la paix ».

En revanche, et indépendamment de la question liée à l'importance et au rôle de la traduction, il y a lieu d'admettre que la difficulté de donner une définition unique de l'acte de traduire tient à la multiplicité de ses formes et de ses domaines d'application. Le mot « traduction » – ainsi que les autres mots de la même famille – renvoient à des réalités bien distinctes et évolutives, comme par exemple « le fait de traduire de l'écrit ou de l'oral, vers une seule ou plusieurs langues, à partir d'un support papier ou électronique, seul ou en ayant recours à une machine, de façon ponctuelle ou régulière, pour le plaisir ou dans le

cadre d'un objectif précis, etc. Dans chaque cas, le mot « traduction » désigne une conception particulière et une pratique spécifique : traduction simultanée d'un discours, sous-titrage d'une pièce de théâtre filmée, adaptation d'un site Web ou encore veille multilingue sur un sujet d'actualité ». (Guidère 2008 : 22)

Dans le même sillage, il serait judicieux de dire que la typologie des traductions est inscrite en germe dans certaines définitions de la traduction et, notamment, dans celle de Jean René Ladamiral qui clame haut et fort que «la finalité d'une traduction consiste à nous dispenser de la lecture du texte original ». (Ladamiral, 1979 : 19). Il existerait ainsi, dans la perspective de dispenser l'individu de la lecture de l'original, plusieurs modalités de la dispense, surtout si l'on dépasse le cadre strict que greffe Ladamiral sur sa propre définition. Selon lui, "la traduction est censée remplacer le texte-source par le même texte en langue-cible ». (Ladamiral, 1979 :20)

Si la traduction peut accepter une définition large par laquelle il y a traduction dès l'instant où intervient une transgression de frontières linguistiques et/ou de frontières culturelles, la traduction peut remplacer un texte vrai par autre chose qu'un texte (un paratexte, un tableau de chiffres ou données, une représentation graphique, etc.). En effet, dispenser de lire l'original consiste aussi à 'fournir l'information contenue dans l'original sous des formes visant à accélérer l'accès à l'information y compris à l'information d'ordre esthétique et stylistique communicable par analyse et synthèse. En réalité, l'information que le traducteur peut être amené à communiquer appelle divers cas de figure ou correspond à divers types de questions fondant autant de types de traductions :

« -le texte original contient-il, eu égard aux objectifs de l'utilisateur d'information, des données pertinentes ?

-le traducteur peut-il fournir les données (informatives ou autres) pertinentes à tel 'objet' du texte premier ?

-le traducteur peut-il, de manière sélective ou synthétique, communiquer la nature et/ou les caractères des données du texte ?

-le traducteur peut-il transférer toute l'information portée par le texte premier ?

-le traducteur peut-il 'construire un même texte' dans la langue de son 'client' ? » (Gouadec, 1986 : 9).

Ce qu'on oublie souvent de dire c'est que la définition d'une typologie des traductions, fondée sur un enchaînement logique de conditions nécessaires, contribue à la conception d'une redéfinition globale de la place et des fonctions du traducteur au sein d'une chaîne où il s'acquitte du rôle de médiateur entre un auteur premier (auteur du texte original) et un

lecteur second (lecteur et utilisateur de la traduction). L'existence même de cette chaîne permet à la traduction d'être assimilée à un acte pleinement "intégré" en ce sens que sa réalisation effective et adéquate exige :

« - une connaissance parfaite des déterminants de la production du texte à traduire ou texte premier ;

-une compréhension suffisante du texte à traduire ;

-une maîtrise parfaite des destinations du texte (ou paratexte) résultant de la traduction ;

-une maîtrise parfaite des stratégies de traduction propres à permettre la réalisation du projet de traduction ;

-une maîtrise parfaite des outils du traducteur. » (Gouadec, 1986 : 09-10).

Par ailleurs, pour avoir une définition plus ou moins claire et précise de la traduction, il faut impérativement comprendre la véritable essence du schéma ci-dessous. Il s'agit d'un schéma simple qui fait apparaître, quel que soit le type ou le sous-type retenu, une succession d'activités elles-mêmes décomposables qui sont dans l'ordre :

« 1 : la formation d'un « projet » de traduction : quel public ? pour quelle utilisation ? Sur quel support ? En respectant quelles contraintes ?

2 : la compréhension du texte à traduire.

3 : le transfert ou adaptation par substitution de cultures/expériences.

4 : le transfert linguistique-rhétorique par rédaction.

5 : la révision éventuelle. » (Gouadec, 1986 : 12).

Il est tout à fait possible d'assimiler l'activité générique du traducteur à une rédaction 'contrainte' exigeant une appropriation préalable du texte premier. Les diverses contraintes viennent ensuite du fait que l'auteur de la traduction se voit imposer un 'objet' dont il traite selon des finalités qu'il n'a pas choisies. Le traducteur est ainsi appelé à assurer une médiation dans un conflit entre langues et cultures. Son effort de résolution du conflit l'oblige à transcender le discontinu fondamental en assurant une réelle compatibilité entre deux textes.

Si l'on accepte de reconnaître la validité d'une typologie des traductions répondant à la fois à des impératifs professionnels et à des objectifs pédagogiques-didactiques et si l'on accepte en outre de voir dans l'acte de traducteur une sorte de médiation accordant, selon les nécessités du moment (ou selon les contraintes imposées par le projet de traduction), la définition des stratégies de la traduction formant modèle de formation des traducteurs doit reposer sur un ensemble d'hypothèses requérant une analyse approfondie. Selon Gouadec,

les hypothèses émises doivent être sensées et basées sur des principes de théorisations immuables. Il propose certaines hypothèses dont on peut citer entre autres :

- « –la traduction est, dans sa forme la plus simple, substitution de formes de contenus ;
- la traduction est construction d'un texte (ou para-texte) répondant à des déterminants stricts.
- L'unité de traduction est toujours unité textuelle ou unité para-textuelle et unité de communication obéissant à une destination-public et à une destination- exploitation spécifiques ;
- la traduction confronte deux systèmes culturels-expérientiels et deux systèmes linguistiques rhétoriques ;
- la traduction a une fonction sociale propre ;
- l'acte de traduction est un acte structuré ;
- l'acte de traduction est multiple ;
- l'acte de traduction vise la recherche de congruences entre unités de communication ;
- la 'traduction' est divisible, multiple, variance. La nature de l'acte et du produit est déterminée par le projet de traduction qui est lui-même déterminé par la confrontation de deux contextes de communication. (Gouadec, 1986: 13)

3. Qu'est-ce que la traductologie ?

En guise de préambule, il conviendrait de rappeler, même s'il s'agit de le faire pour la énième fois, que la traductologie est une discipline universitaire à caractère scientifique relativement récente, ce qui fait qu'un grand nombre de membres de la communauté universitaire ne savent pas très exactement ce que c'est que la traductologie. Il est donc assez courant, même parmi les spécialistes des disciplines voisines (comme la linguistique, la sociolinguistique, la littérature, les sciences du langage, les sciences cognitive, etc.) de confondre la traductologie avec la pratique de la traduction. Les traductologues eux-mêmes, pour mettre un terme à cette confusion qui pèse sur la discipline et sa réputation, définissent la traductologie comme une discipline universitaire étudiant la traduction voire parfois comme la science de la traduction, puisqu'ils aimeraient que la traductologie soit associée à une «discipline scientifique ayant la traduction comme objet de recherche ».

Cette discipline qui fait de la traduction son seul et unique objet d'étude est apparue dans la seconde moitié du XX^e siècle sous plusieurs appellations éphémères (science de la traduction, translatoologie, etc.) avant d'être dénommée «Traductologie» en français et «Translation Studies» en anglais. Or, la nature de la traductologie est loin d'être évidente même dans le cadre des diverses taxinomies universitaires. Selon Daniel Gile, « il

s'agit d'une discipline étudiant la traduction sous ses aspects les plus variés. Certains spécialistes de la traduction, praticiens, traducteurs ou interprètes, la conçoivent surtout comme une discipline d'étude, donc ils accentuent ses objectifs pédagogiques, d'autres, les chercheurs traductologues, mettent en relief le côté théorique, conceptuel, et aspirent à ce que la traductologie soit reconnue comme une science humaine. (Gile, 2005: 235-236). En réalité, « la traductologie est la discipline qui étudie à la fois la théorie et la pratique de la traduction sous toutes ses formes, verbales et non verbales. Si l'on se donne pour objet d'étude les diverses manifestations de la traduction, il convient d'étudier tout autant les aspects proprement traductionnels que ceux non-traductionnels, extra-traductionnels, para-traductionnels et méta-traductionnels». (Garnier, 1985: 27) « La définition du statut de la traductologie devrait donc montrer comment cette science nouvelle, après avoir dépassé ce réseau de dépendances, trouvera son autonomie et sa spécificité ». (Garnier 1985 : 28).

La traductologie a dû livrer une lutte acharnée pour conquérir sa place parmi les autres disciplines qui n'avaient de cesse de se disputer son objet d'étude. Ainsi, la traduction a été envisagée tour à tour comme une branche de la linguistique contrastive, de la linguistique appliquée, de la linguistique textuelle, de la psycholinguistique, ou encore comme une forme de communication multilingue ou bien de communication interculturelle, sans omettre les approches littéraires, philosophiques ou anthropologiques auxquelles elle a pu donner naissance au fil des années. Bref, la traduction a été abordée sous de multiples angles et en vertu de plusieurs principes théoriques, mais aucune perspective d'étude n'a épuisé définitivement son objet ni ses problématiques, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle les études théoriques y afférentes ont évolué pour finir par constituer une discipline autonome d'essence interdisciplinaire. La traductologie forme aujourd'hui un champ de recherche étendu et ouvert ayant ses propres questions et des concepts adaptés à son objet protéiforme. Les emprunts conceptuels et méthodologiques provenant des autres disciplines ne doivent pas être envisagés dans la contradiction mais dans la complémentarité étant donné que chaque approche éclaire, au fond, un aspect particulier de la traduction. Ainsi, la traductologie nécessite une interrogation sur ses fondements et sur les conditions de sa validité.

Par ailleurs, il faut noter que l'objet de la traductologie est exclusivement la traduction dans toutes ses manifestations ; qu'il s'agisse de traduction orale ou écrite, générale ou spécialisée, le traductologue est, par conséquent, tenu de réfléchir logiquement et consciencieusement sur toutes les formes d'intervention du traducteur. Dans cette perspective, James Holmes opte pour l'ingénieuse idée de définir rigoureusement et

méticuleusement le champ d'étude de la traductologie, pour la première fois en 1972, dans un article intitulé « The Name and Nature of Translation Studies. « Holmes est l'auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses deux principaux objectifs qui consistent essentiellement à décrire les phénomènes traductionnels et à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels ». (Gile, 2005 : 238)

S'agissant de sa taxinomie de la traductologie, « il la divise en deux branches, la traductologie pure (la recherche fondamentale), et la traductologie appliquée. Dans la traductologie pure, il place la traductologie descriptive qui étudie la traduction sur le terrain. Cette traductologie descriptive se divise à son tour en traductologie orientée produit (qui se concentre sur les résultats du processus traductionnel), en traductologie orientée fonction (qui étudie la fonction des textes traduits dans la société d'arrivée, donc la réception des textes), et en traductologie orientée processus (qui s'intéresse aux processus cognitifs permettant l'acte de la traduction). À côté de la traductologie descriptive, Holmes définit la traductologie théorique, dont la tâche consiste à élaborer des théories à partir des résultats de la traductologie descriptive et des apports des disciplines voisines. Dans la traductologie appliquée, il place la didactique de la traduction et les outils (lexicologiques, terminologiques, grammaticaux), la politique de la traduction au sens socioculturel (politique de l'édition) et la critique de la traduction ». (Gile, 2005 : 239-240)

En dépit des reproches que l'on peut formuler à propos de sa taxinomie de la traductologie, James Holmes est considéré comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont on peut définir les traits principaux de la manière suivante :

« 1/- La traductologie en tant que discipline universitaire se focalise sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémiotique, la culture.

2/- La traductologie est pratiquée par un groupe (au sens sociologique du terme) de chercheurs qui se définissent comme traductologues, même si leur formation d'origine ou le département dans lequel ils exercent leurs fonctions universitaires sont ceux des disciplines correspondantes.

3/- La traductologie est une interdiscipline, ce qui signifie qu'elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit au sein de la traductologie sont la linguistique (notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études

culturelles, la psychologie cognitive (pour les études sur l'interprétation simultanée) et la sociologie.

4/- La traductologie est très hétérogène en raison de la variété des domaines étudiés (traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction pour les médias, interprétation de conférence, etc.) et des phénomènes qu'elle étudie (le produit, le processus, l'apprentissage, les difficultés, la réception par les destinataires, l'organisation professionnelle, etc.)». (Gile, 2005 : 241).

4. Epistémologie générale de la traductologie:

A l'instar des autres disciplines anciennes et modernes, la traductologie a pu se doter d'une approche épistémologique en bonne et due forme. L'essence de cette épistémologie se résume à une réflexion éminemment critique à propos de tout ce qui a trait à la démarche intellectuelle et aux méthodes de tous ceux qui s'intéressent à l'activité de traduction. Les questions cruciales sur lesquelles se fondent cette réflexion sont au nombre de deux: « la traductologie peut-elle être une discipline autonome ? Que peut être et que doit être une discipline de la traduction ? ». Ce sont deux questions complexes auxquelles il est extrêmement difficile de répondre parce qu'il y a très peu d'ouvrages qui abordent directement la réflexion épistémologique sous cet angle précis. Si l'on se décide à considérer la traductologie comme une discipline à part entière, il devient capital de déterminer les caractéristiques communes qu'elle partage avec les autres disciplines mais aussi les spécificités qui la distinguent des disciplines apparentées. Or, entre les publications théoriques relatives aux problèmes de traduction et les études de cas empiriques, on constate que l'appellation «traductologie» englobe des conceptions et des pratiques très diversifiées, et que cette diversité n'est pas sans conséquences sur l'identification de l'objet d'étude ni sur les méthodes de travail. Il est utile, par conséquent, d'aborder la traductologie d'abord au sein d'une épistémologie générale, car cela permet de la situer parmi les autres disciplines, avant d'envisager une épistémologie qui lui est spécifique.

« La traductologie est traditionnellement classée parmi les sciences humaines et on considère qu'elle fait en quelque sorte partie des sciences du langage. Il existe pourtant des études qui recherchent des principes généraux applicables à tous les types de textes, voire des théorèmes pour la traduction». (Ladmiral, 1994 : 56). Certaines études empruntent même « leurs postulats et leurs méthodes à la neurologie et veulent rattacher la traduction aux sciences naturelles en axant la recherche sur le sujet humain. De fait, l'interdisciplinarité de la traductologie a été maintes fois affirmée et démontrée ». (Gile 2005 : 258). Il est à admettre aussi que le fait de situer la traductologie parmi les

sciences humaines ou bien parmi les sciences naturelles est un choix qui donne lieu à des retombées aussi bien au niveau des objectifs poursuivis que des méthodes employées.

En tant que «science humaine», la traductologie doit tenir compte des facteurs extérieurs qui ne relèvent pas proprement de l'objet concret et limité de la traduction en tant que produit (le texte). « Elle doit toujours tenir compte du contexte, c'est-à-dire des phénomènes historiques, sociaux, psychologiques et politiques qui déterminent l'activité de traduction. De ce point de vue, il existe une socio-traductologie et une psychotraductologie sous-jacentes à toute étude sur la traduction. Mais certaines études traductologiques procèdent également par formalisation et modélisation des données en utilisant des formules d'équivalence et parfois des modèles statistiques pour leur traitement. Ainsi, il y aurait une traductologie interne qui ne s'intéresserait qu'au processus de la traduction et une traductologie externe qui s'intéresserait à la traduction en tant que produit des facteurs politiques, historiques, sociologiques ou autres. Mais dans les deux cas, il s'agit d'une traductologie ouverte aux influences et aux acquis des sciences humaines et sociales. Ce sont là les lignes de force et de démarcation de la discipline.

Une discipline aux directions multiples La traductologie est d'essence interdisciplinaire parce qu'elle cherche à appréhender la globalité du phénomène traductionnel ». (Guidère, 2008 :21)

Il n'est nullement étonnant que la discipline puisse avoir besoin de nombreux moyens d'investigation empruntés à plusieurs autres disciplines pour couvrir la totalité de son objet protéiforme et spécifique. «La spécificité de la traductologie réside dans son empirisme : l'homme a de tout temps pratiqué la traduction, mais il ne l'a pas toujours théorisée. Il a également traduit dans des proportions sans commune mesure avec sa réflexion sur la traduction. Il s'ensuit que la traductologie est aujourd'hui fondée avant tout sur l'empirisme, c'est-à-dire sur la pratique traductionnelle et sur l'observation des faits de traduction. Elle a acquis son autonomie en s'intéressant d'abord aux phénomènes traductionnels tels qu'on peut les observer à travers des textes traduits, des corpus et des productions attestées ». (Toury, 1995 : 67).

En tant que discipline empirique et descriptive, la traductologie tente d'identifier, à partir de l'observation, les principes et les phénomènes récurrents dans l'activité de traduction. L'identification de l'ensemble de ces principes et phénomènes permet d'élaborer des théories. Comme pour toute discipline empirique, l'élaboration d'un cadre théorique propre à la traductologie passe impérativement par trois étapes que sont l'observation, l'hypothèse et la vérification. L'observation consiste à passer au peigne fin

les faits et les phénomènes inhérents à la traduction. Cette observation est en partie basée sur des critères de perception des plus méticuleux qui découlent aussi du processus d'identification engagé par le traductologue dans ce sens. Les critères requis pour l'aboutissement de l'observation traductologique sont nombreux et aussi importants les uns que les autres, et à titre d'illustration, on peut citer les compétences linguistiques préalables, le degré de culture du sujet, les contraintes institutionnelles, etc. Pour ne pas ajouter à la complexité de cette étape, le principe de base est que l'observateur n'exerce pas son observation sur ses propres traductions afin de séparer méthodologiquement le sujet observateur de l'objet observé. Après l'observation, il y a lieu d'émettre des hypothèses, c'est-à-dire de proposer des principes ou des règles explicatives à partir de la somme d'observations réalisées. Elle part d'un raisonnement par induction qui va du particulier (l'étude du cas en question) au général (la traduction dans son ensemble). D'un point de vue logique, l'induction présente certes quelques difficultés, mais elle est la seule modalité qui permette de passer d'un grand nombre d'observations à l'élaboration d'un principe général. Toujours est-il que l'hypothèse ainsi posée par le traductologue nécessite inéluctablement le recours immédiat à l'expérimentation pour la vérifier. Ainsi, on arrive à la troisième et dernière étape, la vérification en l'occurrence, qui permet de confirmer l'hypothèse. Si cette dernière n'est pas infirmée, elle peut prétendre au statut de principe, de règle, de loi, d'un fondement théorique, etc. La vérification nécessite des « allées et venues » incessantes entre la théorie et la pratique traductionnelle du moment que la méthode empirico-déductive exige des assertions sans failles.

L'élaboration scientifique d'une quelconque théorie est soumise au strict respect de certaines procédures. Afin d'être utile et admise par les praticiens, l'étude traductologique doit répondre à certaines exigences. Il faut d'abord que la cohérence soit de mise de manière à ce que la théorie ne présente aucune contradiction interne. Puis, il y a l'exhaustivité qui doit être prise en considération afin de rendre compte du plus grand nombre de faits de traduction tout en proposant le maximum d'exemples pertinents. Enfin, on ajoute à cela le principe de simplicité qui prône l'utilisation « rationnelle » d'axiomes et de concepts, et le principe de prédictibilité qui vise à permettre de prévoir la validité d'une traduction nouvelle ou d'autres solutions que celles proposées.

En somme, on rappelle que tous ces principes précités relèvent d'une épistémologie générale et sont, pour la majeure partie, applicables à la traductologie. Mais il ne faut oublier que « la traduction possède des particularités qui appellent également une épistémologie spécifique. L'étape de vérification des hypothèses évoquée précédemment

revêt un caractère particulier en traductologie. En effet, elle ne se conçoit pas nécessairement en termes d'expérimentation (répéter la même expérience dans divers contextes), mais elle prend plutôt la forme de l'exemplification (donner plusieurs exemples pour un même phénomène). Il convient de noter, cependant, que l'exemple n'a pas une valeur de preuve ; il a la fonction de test de validité. En d'autres termes, l'exemple choisi ne sert pas à dire comment il faut traduire (approche normative) mais à vérifier si la traduction envisagée est valide ou non (approche descriptive). L'exemplification paraît donc problématique parce qu'elle implique un choix : comment choisir et construire des exemples ? On sait que les exemples doivent être attestés (traductions publiées, enregistrements professionnels, etc.), mais où trouver ces faits de traduction attestés et comment construire les « corpus » d'étude des traductions ? En réalité, tout dépend de l'objectif que l'on se donne pour l'étude ». (Guidère, 2008 : 27)

S'il est acquis aujourd'hui que l'étude traductologique est de nature descriptive et non pas prescriptive, cela ne signifie pas que l'activité de traduction telle qu'elle s'exerce n'est pas soumise à des règles et à des normes. Celles-ci peuvent être consciemment respectées ou inconsciemment intériorisées, mais elles existent toujours en fonction des contextes et des finalités de la traduction. D'où l'intérêt d'une réflexion épistémologique propre à la discipline traductologique.

5. Epistémologie spécifique de la traductologie:

Outre une épistémologie générale qui fixe les règles génériques de la théorisation traductologique pure et dure, la traductologie requiert une épistémologie spécifique susceptible de lui conférer le prestigieux statut de discipline autonome ayant ses propres méthodes de recherches et d'évolution. Dans l'objectif de mettre sur pied une épistémologie inédite, l'autonomie et les spécificités de la traductologie ont été âprement débattues tout au long de la seconde moitié du XX^e. Maurice Pergnier, par exemple, critique les approches existantes en tenant ces propos: «Ceux qui prétendent fonder une science de la traduction ne font rien d'autre la plupart du temps que d'étudier la traduction du point de vue d'une science plus vaste et comme application de cette science. Force est de constater qu'aucune science de la traduction n'a, à ce jour, développé des méthodes et un objet spécifique». (Pergnier, 1978: 5) D'après les propos de Pergnier, on peut supposer que l'objet de la traductologie est implicitement considéré comme donné par une sorte de définition tautologique de sorte que l'étude de la traduction se situe toujours au point d'interférence du champ d'application de plusieurs disciplines ».

Pour Pergnier, « même les travaux les plus importants, comme ceux de Vinay et Darbelnet, Mounin, Catford, sont en réalité bien plus des théories de la langue appliquées à la compréhension des difficultés inhérentes à tout acte de traduction que des prolégomènes à une science de la traduction ». (Pergnier, 1978 : 7). Steiner, quant à lui, s'intéresse justement à la mise au point de ces « prolégomènes » et à la réflexion sur l'importance et le rôle de la traduction. Dans cette perspective, Steiner se fait le promoteur d'une déontologie de la traduction intégrant une rigueur épistémologique qui passe par une révision de la terminologie utilisée par les traductologues. L'originalité du parcours herméneutique proposé dans son ouvrage *After Babel* se distingue nettement de l'ensemble des publications théoriques sur la traduction tout en insistant sur un point méconnu : « traduire, c'est déjà faire de la traductologie. Parfois consciemment mais bien souvent inconsciemment. (Steiner, 1975: 74-75).

L'objet de l'étude de la traductologie (la traduction) et le sujet pour la réaliser (le traducteur) se confondent le plus souvent, ce qui rend la théorisation compliquée et semée d'embûches. Par conséquent, pour décrire l'activité de traduction, le traducteur doit inéluctablement s'appuyer sur un raisonnement logique axé sur des postulats fiables et des règles confirmées. D'où l'importance capitale d'une réflexion épistémologique et méthodologique rigoureuse. C'est d'ailleurs le premier fondement d'une autonomie disciplinaire effective de la traductologie. Mais, cela ne signifie nullement que la traductologie est amenée à mettre un terme à tout rapport avec les autres disciplines afin d'affirmer et de préserver son autonomie parce que la diversité des situations et des pratiques constitue une richesse indéniable pour bon nombre d'approches interdisciplinaires, mais il est indispensable d'apporter quelques précisions sur ce type d'approche. « Lorsque les acquis des recherches traductologiques sont mis au service d'autres disciplines, l'autonomie de la discipline est d'autant plus forte puisqu'on est dans le domaine de la traductologie appliquée. C'est le cas, par exemple, de l'apport de la traductologie à l'apprentissage des langues, aux politiques linguistiques, à la littérature comparée ou encore à l'étude des troubles du langage. Mais lorsque la traductologie utilise les acquis des autres disciplines, elle ne doit pas pour autant être assimilée à une branche de ces disciplines ». (Guidère, 2008 : 28). On peut interpréter cela de façon tout à fait logique et rationnelle en disant que la traductologie se sert des apports des autres disciplines pour développer des théories et des méthodes de traduction adaptés aux exigences de chaque domaine de spécialité.

5.1.L'objet de la traductologie:

Il n'est un secret pour personne que la traductologie a pour objet d'étude la traduction envisagée en elle-même (processus) et pour elle-même (produit). « Par « traduction », il faut donc comprendre la suite ordonnée d'opérations ayant un tenant (le texte de départ, texte source ou texte à traduire), un aboutissant (le texte d'arrivée, texte cible, texte traduit), et un acteur central (le traducteur, adaptateur, médiateur). Décrire le produit d'une traduction, c'est démontrer les éléments qui le composent, mais auxquels il ne se réduit pas. Analyser le processus traductionnel revient à mettre en évidence les diverses manières de procéder et d'organiser ces éléments. Mais la diversité des configurations professionnelles tend à rendre ces opérations plus complexes qu'il n'y paraît. La traduction est, en effet, prise dans un faisceau d'intérêts, d'intentions, de contraintes, d'instructions, d'attentes, de fonctions et de technologies, qui dépassent largement le cadre des questions purement traductologiques. Pour la cohérence et l'unité de la discipline, il faut distinguer quatre éléments d'étude traductologique qui ne sauraient être confondus: l'objet à traduire (la commande), l'objet traduit (le produit), le sujet traducteur (le producteur) et l'opération de traduction (le processus) ». (Guidère, 2008: 29)

A partir desdits éléments, on peut aisément mettre au point une sorte de définition qui délimite un tant soit peu l'objet principal de la traductologie en tant que discipline scientifique autonome. On est donc en mesure de dire que la traductologie est la discipline qui analyse, décrit et théorise la relation entre l'objet à traduire, l'objet traduit et le sujet traducteur pour aboutir à certains résultats probants en vertu desquels la traduction pourrait être envisagée différemment voire de manière plus impeccable et plus minutieuse. Guidère pense qu'en théorie, il y a une possibilité de mettre en place plusieurs configurations d'étude qui recouvrent les divers types de relations entre les éléments précédemment cités, et ce, dans les deux sens bien évidemment :

- « 1) commande <---> produit ; commande <---> producteur ; commande <---> processus.
- 2) produit <---> producteur ; produit <---> processus.
- 3) producteur <---> processus. » (Guidère, 2008 :30).

Compte tenu de ces multiples configurations bidirectionnelles et évolutives, il devient important de noter que la démarche du traductologue consiste d'une part, à rechercher un ensemble de critères qui fondent l'unité de l'activité de traduction, et d'autre part à envisager les multiples produits de la traduction dans leur diversité.

5.2.L'objet à traduire et L'objet traduit :

S'agissant de l'objet à traduire, on sait qu'il est communément désigné dans la littérature traductologique par «texte de départ» ou «texte source» ou encore «texte original». En dépit des nombreux débats sur la nécessité impérieuse de donner à la terminologie traductologique une dimension évolutive susceptible de permettre aux significations des concepts d'évoluer et d'acquérir de nouvelles acceptions, le texte donné à traduire désigne encore l'objet initial destiné à la traduction, c'est-à-dire la commande et la matière première sur laquelle travaille le traducteur. Cette commande, dont il est question, peut se présenter sous des formes diverses et variées: texte écrit, article de presse, roman, nouvelle, brochure touristique, publicité (affiches publicitaires), site web, etc. Cette « commande » ou cette « matière première » est généralement envisagée en termes de spécificités purement linguistiques et stylistiques, mais rarement dans un cadre « polysémiotique ». Cela s'explique essentiellement par le fait que le volume des « textes », quels que soient leurs types et leurs natures, demeure prédominant dans la pratique, en comparaison avec les autres éventuels supports de traduction.

« L'objet destiné à la traduction subit des traitements successifs, suivant des modes d'interprétation individuels et parfois collectifs pour aboutir au produit final. Certes, il existe des règles d'analyse pour comprendre le texte de départ, mais les règles de conversion pour produire le texte d'arrivée ne sont pas toujours normées ni uniformes ; elles dépendent des compétences et aptitudes du traducteur et de sa personnalité ainsi que des contraintes propres aux circonstances dans lesquelles se déroule le processus de traduction». (Guidère, 2008 : 31) Ainsi, et d'après les explications judicieuses de Guidère, on se rend finalement compte que l'objet à traduire est le plus souvent conçu comme une construction perceptive unique qui emploie des règles susceptibles d'être combinées et itérées différemment selon les individus. Cette idée de l'objet comme construction modulée et dynamique permet de produire un grand nombre de traductions différentes les unes des autres et néanmoins acceptables.

Quant à l'objet traduit, communément désigné dans la littérature traductologique comme « texte d'arrivée » ou « texte cible », renvoie au produit fini ou au résultat de l'activité de traduction. Dans bon nombre de recherches traductologiques, il est envisagé comme une virtualité, un objectif à atteindre, un texte à venir. Mais en réalité, « le volume des textes traduits dans la plupart des combinaisons de langues est tel aujourd'hui que la spéculation devient totalement inutile. Au lieu d'envisager abstraitement ce «texte cible», il est plus pertinent scientifiquement de se concentrer sur l'étude concrète des corpus de

textes déjà traduits et publiés pour en déceler les principes et les outils. » (Guidère, 2008 : 31). A partir de là, il n'y aura aucune équivoque sur la nécessité vitale d'avoir un accès libre et permanent à un volume considérable de données et de matériaux concernant les résultats concrets de la traduction dans le seul et unique objectif de mener à bien une théorisation pourvoyeuse d'une myriade de procédés inédits.

En somme, il faut admettre qu'en théorie, le texte traduit (ou texte d'arrivée) s'oppose au texte à traduire (ou texte de départ) étant donné qu'il est perçu comme une actualisation individuelle et personnelle (à travers un processus de traduction) d'un objet générique et impersonnel (la commande ou la matière soumise à la traduction). En revanche, en pratique, le texte traduit est considéré comme un produit individuel qui prend la forme d'un essai de compréhension et de reformulation entre deux langues. Un texte qu'il est possible de décrire et de comparer à d'autres essais de traduction. Or, La notion d'«essai», au sens fort du mot bien entendu, revêt ici une importance cardinale parce qu'elle permet d'observer des variations individuelles dans la traduction des mêmes textes.

5.3. Le sujet traducteur:

Il n'y a aucun doute sur le fait que le traducteur a été considéré tour à tour comme un « traducteur » chargé de la simple transposition des mots d'une langue à l'autre, comme un « adaptateur » ayant l'harassante responsabilité de satisfaire les attentes du public visé, comme un « médiateur » qui se place à mi-chemin entre deux cultures ou deux mondes pour les rapprocher, et enfin comme un « communicateur », appelé à faciliter le dialogue entre individus ou communautés éloignées. Dans tous les cas, le traducteur ne peut apparaître que comme un « percepteur » sur deux plans. D'une part, pour traduire la perception du public de départ, et d'autre part, pour traduire la perception du public d'arrivée.

Selon Guidère, « ces perceptions reflètent la connaissance qu'un traducteur donné possède de ses langues et cultures de travail, car sa traduction est inconsciemment fondée sur ses habitudes linguistiques. Nous traduisons avant tout en fonction du lexique et des catégorisations disponibles dans notre langue, et il nous est quasiment impossible de traduire avec une impartialité absolue, parce que nous sommes contraints à certains modes d'interprétation, alors même que nous nous croyons libres de traduire à notre guise ». (Guidère, 2008 :33)

Mais le traducteur se trouve toujours au cœur du système où il est tout à la fois « l'interprétant » du texte de départ, le « sélectionneur » du sens à traduire, le « gestionnaire » des modules de traduction, le « décideur » de l'objectif et de la finalité, le « producteur » de

la version traduite, le premier « récepteur » de la traduction, parfois même son premier « consommateur » et son « diffuseur » auprès du public cible.

5.4. Le processus de traduction:

Les sciences cognitives montrent que le sujet humain (le traducteur) a un rôle central dans le processus de traduction mais qu'il ne maîtrise pas totalement ce processus. Le fait d'envisager la traduction comme résultat de processus psychiques et mentaux complexes, qui nous échappent en partie, conduit à revoir la représentation interprétative des textes et la place du traducteur dans ces processus. L'enjeu est de mettre en relation l'activité de traduction avec des phénomènes déterminants tels que la perception, la compréhension ou la mémorisation. Les recherches consacrées à l'étude des genres et des types de textes ont permis de définir plusieurs modes de traduction en fonction de la nature du texte à traduire.

« Mais d'autres études ont pu montrer que la description de l'objet translationnel reste incomplète, si l'on ne prend pas en compte le lien entre l'activité de traduction et l'activité cérébrale et émotionnelle du sujet traduisant. Les processus mentaux liés à cette activité sont modulaires, comme l'ensemble des processus cognitifs. «Modulaires» signifie qu'ils sont décomposables en systèmes spécialisés (ou modules), notamment selon l'objet à traduire et selon la fonction de la traduction. Chaque type de traduction obéit à des principes spécifiques de représentation et de traitement des informations. Dès lors, réfléchir sur l'acte de traduire revient à décrire ces « modules » en identifiant leurs caractéristiques communes, leurs spécificités individuelles et leurs interactions dans divers contextes ». (Guidère, 2008: 41)

Chapitre II: Approches de la traduction:

1. Les approches purement linguistiques:

1.1. L'approche de la stylistique comparée - *Jean Darbelnet & Jean-Paul Vinay*:

En 1958, paraît chez Didier à Paris et chez Beauchemin à Montréal, *la Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Il s'agit d'une nouvelle méthode de traduction mise au point par Jean-Paul Vinay (1910-1999) et de Jean Darbelnet (1904-1990). Ce livre, bien connu dans tous les pays (l'ouvrage est traduit en anglais en 1995), est encore utilisé de nos jours. Il a connu plusieurs rééditions et révisions et a servi souvent de manuel de base à des générations d'étudiants en linguistique et en traduction.

Selon *Jean Darbelnet et Jean-Paul Vinay*, il peut, grosso modo, y avoir deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager ; *la traduction directe et la traduction indirecte ou oblique*. Les principaux procédés de traduction décrits dans le cadre de ces « deux directions » sont au nombre de 7 et s'apparentent à des voies linguistiques que le traducteur peut emprunter pour mener à bien sa démarche et réussir toute les étapes du processus de traduction.

A propos de la traduction directe, on peut dénombrer trois procédés que sont l'emprunt, le calque et la traduction littérale. « L'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. C'est un procédé, consistant à ne pas traduire et à laisser tel quel un mot ou une expression de la langue de départ dans la langue d'arrivée, soit pour des raisons d'usage, soit pour absence d'équivalent ou pour créer un effet rhétorique (couleur locale, humour, etc.). En ce qui concerne le calque, on peut le qualifier d'emprunt d'un genre particulier ; on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la langue-cible, en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue-cible une construction nouvelle. Le traducteur s'intéresse beaucoup plus aux calques nouveaux qui visent essentiellement à éviter un emprunt tout en comblant une lacune. Tandis que la traduction littérale désigne le passage de la langue-source à la langue-cible qui aboutit à un texte à la fois correct et idiomatique. On trouve les exemples les plus nombreux de la traduction littérale dans les traductions effectuées entre langues de même famille et surtout de même culture ». (Morini, 2007: 63-67)

S'agissant de la traduction oblique, elle compte 4 procédés que sont la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation. D'abord, « la transposition est un procédé

consistant à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'à la traduction interlinguale. Quant à la modulation, ce n'est autre qu'un procédé qui vise une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de la langue d'arrivée. En ce qui concerne l'équivalence, on peut dire qu'il s'agit d'un procédé par lequel on rend compte de la même situation que dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente. Elle est le plus souvent de nature syntagmatique et intéresse la totalité du message. La plupart des équivalences sont donc figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Enfin, l'adaptation est un procédé qui s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la langue d'arrivée, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est ici un cas particulier de l'équivalence ; il s'agit donc d'une équivalence de situations ». ((Morini, 2007: 68-71)

Exemples divers:

***Emprunt:**

- Layout au lieu de « maquette », « premier squelette » (d'un film d'animation)
- Punching-ball au lieu de « ballon de frappe » (au propre), « tête de turc » (au figuré)
- Camping-car au lieu de « voiture de camping »
- Le British Museum, au lieu de « Musée britannique »
- Le Golden Gate Bridge, au lieu de « Pont de la porte d'or »

***Calque:**

- Honeymoon..... Lune de miel
- A coffee cup Une tasse de café
- Don't even think about it.....N'y pense même pas (Pas la peine d'y penser. Tu peux toujours courir)
- This is not my cup of tea.....Ce n'est pas ma tasse de thé (Très peu pour moi)
- To throw the baby out with the bathwater..... Jeter le bébé avec l'eau du bain (Perdre de vue l'essentiel)

*** Traduction littérale:**

- To have a word on the tip of the tongue.....Avoir un mot sur le bout de la langue.
- To draw to an end.....Tirer à sa fin

-To swallow the pill.....Avaler la pilule

***Transposition:**

-The speculative property boom La flambée de spéculation immobilière patients over the age of 40 Les malades ayant dépassé l'âge de 40 ans

-He strode into the house Il entra à grands pas dans la maison

***Modulation:**

-War's wrenching effects on ordinary lives..... les effets dévastateurs de la guerre sur le commun des mortels

-John Major has promised there will be no hiding place from the challenge of competition..... « John Major a assuré que « le défi de la concurrence frappera partout

-Trade buyers have been as rare as hen's teeth « la clientèle des marchands s'est faite aussi rare que le merle blanc »

-Who knows? You may be right..... « Qui sait ? Tu n'as peut-être pas tort »

***Equivalence:**

-Closed for renovation.....Fermeture pour cause de travaux

-Birds of a feather flock together..... « Qui se ressemble s'assemble »

-Too many cooks spoil the broth.....Deux patrons font chavirer la barque

***Adaptation :**

-Blend one teaspoon of white truffle paste and 15 cubic centimeters of brandy.....Mélanger une cuillerée à café de beurre blanc aux truffes et 15 millilitres d'eau de vie».

-Bread and butter pudding.....Gâteau de riz au caramel

1.2. Traductologie linguistique théorique - Georges Mounin :

Dans son ouvrage intitulé *Les Problèmes théoriques de la traduction* (1963), Georges Mounin (1910-1993) fait de la linguistique le seul et unique cadre conceptuel de référence pour étudier la traduction et ses spécificités. Sa réflexion traductologique part du principe que la traduction est « un contact de langues, un fait de bilinguisme ». Sa préoccupation majeure est la scientificité de la discipline, ce qui le conduit inéluctablement à poser une question des

plus obsédante à l'époque: «L'étude scientifique de l'opération traduisante doit-elle être une branche de la linguistique ?»

Mounin lui-même précise dans sa thèse de doctorat (soutenue en 1963) qu'il consacre son travail de recherche à l'étude et l'analyse des problèmes généraux de la traduction dans le cadre de la linguistique générale contemporaine, essentiellement structuraliste. Mounin était persuadé que les questions relatives à la possibilité ou l'impossibilité de l'opération traduisante ne pouvaient être éclairées que dans le cadre de la linguistique.

L'objectif primordial de Mounin consistait en réalité à faire accéder la traductologie au rang de « science », et comme il ne voyait pas d'autre alternative que de recourir à la linguistique, il revendiquait pour l'étude scientifique de la traduction le droit absolu de devenir une branche de la linguistique. « Dans cette optique, son ouvrage *Les Problèmes théoriques de la traduction* est structuré suivant des distinctions binaires qui relèvent de la linguistique théorique :

- 1)- linguistique et traduction,
- 2)- les obstacles linguistiques,
- 3)- lexicque et traduction,
- 4)- visions du monde et traduction,
- 5)- civilisations multiples et traduction,
- 6)- syntaxe et traduction. » (Guidère, 2010 : 61)

Ce qui est assez important dans la vision traductologique de Mounin, c'est sans doute la mise en exergue de la segmentation différente de la réalité extralinguistique par les langues naturelles (un découpage différent des champs sémantiques) qui engendre des difficultés éprouvantes que le traducteur ne pourrait surmonter aisément. Mounin évoque dans ce contexte, parmi d'autres exemples abondants, les différents mots et termes utilisés dans une langue donnée pour désigner des êtres, des objets, des technologies ou quoi que ce soit d'autre et qui ne trouvent pas forcément l'équivalent dans d'autres langues. Par cela, Mounin rejoint l'hypothèse humboldtienne et les idées formulées par deux auteurs américains, Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, connues sous la dénomination de « relativisme linguistique ». Un relativisme linguistique selon lequel « une langue donnée affecte et reflète les actions et les pensées de ses locuteurs et que toutes et chacune des actions et pensées humaines sont nécessairement bornées par leur langue d'expression ». (Sapir, 1949 : 111)

L'épineuse question de l'intraduisible, liée étroitement au relativisme linguistique, occupait une place prépondérante dans la réflexion de Mounin, mais sa réponse était nuancée. Selon lui, « la traduction n'est pas toujours possible ... Elle ne l'est que dans une

certaine mesure et dans certaines limites, mais au lieu de poser cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites.» (Mounin, 1963, cité par Guidère, 2010 : 46)

En somme, on aura noté que la linguistique contemporaine, représentée par la réflexion de Mounin, aboutit à définir la traduction comme une opération, relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint. Cependant, quoique cette dernière définition soit parfois reprise comme une définition acceptable de la traduction, elle présente l'inconvénient de faire sortir la traduction du champ de la linguistique pour la faire rattacher à celui de la communication. Il est tout de même nécessaire de rendre hommage à Mounin qui, en dépit des piètres résultats de son étude linguistique traductologique, a milité pour la reconnaissance pure et simple de la scientificité de l'étude traductologique. Dans une autre œuvre, *Linguistique et traduction*, 1976, Mounin a pris le soin de passer en revue les principales théories linguistiques de l'époque (Saussure, Bloomfield, Harris, Hjelmslev) dans l'intérêt de l'assertion d'une légitimité pour l'étude scientifique de la traduction.

1.3. Traductologie linguistique appliquée - John Catford

Il est communément admis que la linguistique appliquée est une branche de la linguistique qui s'intéresse exclusivement aux applications pratiques de la langue ainsi qu'aux théories générales sur le langage. Pendant de longues années, la traduction a été perçue comme le champ d'investigation de prédilection de la linguistique appliquée. Dans cette optique, la traduction a été soumise à des études linguistiques où ses phénomènes, conditions et processus furent analysés et disséqués en vertu de certaines méthodes et procédés pratiques de la linguistique appliquée.

L'exemple le plus célèbre et le plus réussi de cette approche n'est autre que le livre de John Catford (1917-2009) intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (1965), portant le sous-titre : *Essay in Applied Linguistics (Essai de linguistique appliquée)*. « De prime abord, il paraît que Catford a la ferme intention de se concentrer sur l'analyse de ce que c'est que la traduction afin de mettre en place une théorie qui soit suffisamment générale pour être applicable à tous les types de traduction. Il veut étudier les « processus de traduction » en ayant recours à la linguistique appliquée, mais en même temps il estime que la traductologie doit être rattachée à la linguistique comparée, puisque la théorie de la traduction s'intéresse à des relations entre les langues ». (Guidère, 2010 : 47)

Catford était vraisemblablement inspiré par plusieurs idées de la linguistique comparée, puisque quelques années après la première parution de la Stylistique comparée du français et de l'anglais, John C. Catford a repris, avec une terminologie différente, les idées phares des deux linguistes canadiens, et ce, en effectuant tout simplement une distinction claire entre la correspondance formelle et l'équivalence textuelle. Selon lui, « la correspondance formelle est un fait relevant plutôt du système entier que des unités de traduction particulières et elle appartient au niveau de la langue (au sens saussurien) plutôt qu'à celui de la parole. Le correspondant formel peut être n'importe quelle catégorie de la langue d'arrivée (unité, classe, structure). Tandis que l'équivalence textuelle est employée pour reproduire le plus littéralement possible le contenu et la forme du texte de départ de façon à ce que les récepteurs de la traduction reçoivent le même message, dans son contenu comme dans sa forme. Elle permet de s'identifier le plus fidèlement possible à la personne ou à l'objet dont il est question dans le texte de départ, afin de comprendre le mieux possible ses traits culturels : ses coutumes, sa façon de penser, ses moyens d'expression, etc. L'équivalence formelle n'est nulle autre que la traduction littérale ». (Guidère, 2010 : 60)

En outre, l'orientation linguistique de Catford se manifeste aussi par le fait qu'il envisage la traduction comme une opération linguistique, comme un cas particulier de la théorie générale du langage. Dans cette optique, « la traduction peut se définir comme le remplacement des éléments textuels dans une langue par des éléments équivalents dans une autre langue ». (Catford, 1965, cité d'après Nord, 2008 : 18).

Catford estime donc que la traduction n'est qu'un cas particulier de la théorie générale du langage. Il voit que "la traduction est une opération réalisée sur les langues, un processus de substitution d'un texte dans une langue par un texte dans une autre langue, et de ce fait, il distingue divers types de traductions dont:

- 1) La traduction "intégrale" par opposition à la traduction "partielle", parce qu'elle s'effectue au niveau des syntagmes et non pas des mots simples ;
- 2) La traduction "totale", par opposition à la traduction "restrictive", parce qu'elle concerne les niveaux du langage et non pas des usages particuliers. » Guidère, 2010 : 51)

Cette typologie est critiquée pour deux raisons notamment. D'une part, parce que les traductologues sont unanimes sur le fait que la traduction "totale" n'existe pas en pratique et qu'il n'y a que des traductions "partielles". D'autre part, parce qu'il s'agit davantage de correspondances formelles que d'équivalences proprement dites; la traduction ne peut se réduire à la concordance de la forme au contenu des langues visées

1.4. Approche sociolinguistique-Pergnier

Si l'on consulte les dictionnaires spécialisés, on s'aperçoit que la sociolinguistique est dans la plupart des cas définie comme la branche de la linguistique qui étudie la langue dans son contexte social à partir du langage concret tout en envisageant les productions langagières des locuteurs comme conditionnées par des paramètres sociaux précis. Apparue durant les années 1960 aux États-Unis sous l'impulsion de William Labov, Gumperz et Hymes, elle a bénéficié de l'apport de la sociologie pour l'étude générale et spécifique du langage.

Mettant en œuvre les principes de la sociolinguistique dans l'étude du langage, la traductologie sociolinguistique, de son côté, s'intéresse à tout ce qui a trait à la personne du traducteur et à l'activité de traduction dans son contexte social. Elle étudie les différences et les disparités socioculturelles entre les langues et les interactions des facteurs linguistiques au sein de la société. De plus, elle dissèque les spécificités des politiques linguistiques adoptés par tel ou tel Etat ou organisme et met en exergue l'économie de la traduction (l'ordre interne donné à la traduction, son arrangement et son organisation générale).

Les fondements sociolinguistiques de la traduction sont extrêmement simples et ne requièrent que des aptitudes cognitives de base pour être assimilés et appliqués comme il convient. Pour mettre au point une optique traductologique digne de ce nom, Pergnier s'interroge sur la nature de la traduction en distinguant trois acceptions du terme :

- « 1) Traduction comme « le texte traduit, le résultat, le produit fini ».
- 2) Traduction comme « opération de reformulation mentale ».
- 3) Traduction comme « comparaison de deux idiomes ». (Pergnier, 1978 : 31)

A partir de là, il devient tout à fait logique de comprendre que pour Pergnier, la traduction couvre le même champ que la linguistique et s'ouvre en même temps sur d'autres disciplines. Dans ce sillage, il affirme que l'approche sociolinguistique de la traduction s'apparente à «une linguistique qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet, jusqu'à ses confins où elle rejoint d'une part la sociologie et l'anthropologie, et à l'autre extrême, la neurologie et la biologie ». (Guidère, 2010: 46)

Pergnier a toujours constaté d'une manière implicite » l'insuffisance des outils conceptuels de la linguistique pour l'analyse de la traduction et, de ce fait, il a éprouvé le besoin de faire appel à d'autres disciplines pour concevoir le phénomène traductologique. Après moult réflexion, il est arrivé à la conclusion que « la traduction est la meilleure lecture qui puisse être faite d'un message ». (Guidère, 2010 : 47-48). On finit donc par s'apercevoir qu'à travers son approche, Pergnier cherchait vaille que vaille à rattacher la traduction et ses

différents phénomènes à un certain nombre de disciplines qui soient en mesure d'apporter un nouvel élan à la théorisation de manière à ce que les difficultés, quelles qu'elles soient, puissent être aplanies en permanence.

1.4. Approche linguistique communicationnelle - Cary, Jacobson, Nida

➤ **Edmond Cary :**

Au cours des années 1950 et 1960 naissait la réflexion universitaire sur la traduction qui devait prélude à un véritable développement de la traductologie dans les années 1970. La pensée française en la matière fut très fortement marquée par un auteur d'origine russe, Edmond Cary (1912-1966), de son vrai nom Cyrille Znosko Borowsky, un interprète militant et le fondateur de la discipline qu'on allait appeler l'histoire de la traduction. Et Stelling-Michaud, l'historien administrateur de l'École de Genève, lui ouvrit les portes des publications de l'Université de Genève. Ainsi, Cary publia *La traduction dans le monde moderne* (1956), puis *Les grands traducteurs français* (1963).

Outre la réflexion historique, Cary propose une théorie complète de la traduction. Rompant tout lien avec les théories linguistiques dominantes, pour ne pas dire seules existantes à l'époque, Cary réussit à fonder une théorie que l'on qualifiera plus tard de «théorie communicative axée sur le produit». Pour lui, «la traduction est une discipline de communication, un art, et non une science. Il oppose donc la traduction à la «science» des linguistes. (Bocquet, 2008 : 77)

Cary propose aussi une typologie des textes à traduire, des messages à communiquer et des exigences qui sont attachées à ce travail. « Il a posé plusieurs questions importantes qui invitent les traducteurs à réfléchir sur leur activité : "Que traduisez-vous ? On ne traduit pas de la même façon un classique et un roman policier." "Où et quand traduisez-vous ? Chaque pays, chaque culture n'a pas la même attitude en face des divers mots, des parties du discours, de la syntaxe." "Pour qui traduisez-vous ? Si le traducteur est appelé à bâtir une édition critique à l'usage d'un petit cercle de spécialistes, il travaillera dans un tout autre esprit que pour une édition commerciale."

Dans *Comment faut-il traduire*, un ouvrage dont l'origine était une série d'émissions radiophoniques dédiées à la réflexion et aux débats sur la traduction, il dit : "Traduit-on de la même plume Tacite, Tarzan ou Labiche ? Pareille question fait sourire. La réponse paraît évidente. Elle l'est, en effet, à condition que l'on admette la justesse du principe que nous

avons énoncé selon lequel la traduction ne se réduit pas à une opération linguistique, mais que chaque genre possède ses règles propres. Si les critères linguistiques dominaient tous les genres. La traduction dans une langue donnée d'un texte d'une autre langue dépendrait par-dessus tout des rapports existant entre ces deux langues". (Cary, 1985 : 49)

➤ **Roman Jacobson :**

Par ailleurs, l'approche linguistique communicationnelle fût marquée par les apports de Roman Jacobson (1896-1982), le penseur russe qui devint l'un des linguistes les plus influents du XX^e siècle en posant les premières bases du développement de l'analyse structurale du langage, de la poésie et de l'art. La linguistique de l'époque était essentiellement celle des néogrammairiens et affirmait que la seule manière scientifique d'étudier le langage était d'étudier l'histoire et l'évolution diachronique des mots. Jacobson, ayant eu connaissance des travaux de Ferdinand de Saussure, décide de développer une approche pour décrire la manière par laquelle la structure du langage elle-même permet de communiquer

«Au début des années 1960, Jacobson élargit ses travaux en une vue plus générale du langage et se met à publier sur l'ensemble des sciences de la communication. Il développe entre autre un modèle des fonctions linguistiques, le fameux « schéma de Jacobson». Il s'agit d'un schéma comportant trois fonctions du signe linguistique dont chacune découle du rapport actif du signe linguistique à l'une des instances présentes lors de la communication. Un schéma qui reconnaît la fonction représentative (référentielle chez Jacobson), expressive et appellative. Le signe linguistique fonctionne comme représentation par rapport à la réalité qu'il incarne, comme expression par rapport au locuteur et comme appel par rapport au sujet qui le perçoit ». (Guidère, 2010: 52)

Cette approche fonctionnelle du langage a donné, à son tour, naissance à des théories fonctionnelles et culturelles en traductologie comme celles basées sur les types de textes, la théorie du skopos, les approches basées sur l'analyse du discours, des registres et des genres, etc. Dans son essai « Aspects linguistiques de la traduction » (In R. A. Brower : On Translation, 1959, pp. 232-239, traduction française publiée en 1963, rééditée en 2003), Jacobson spécifie trois formes possibles de traduction :

« 1/ la traduction intralinguale ou reformulation qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen des signes de la même langue » ;
2/ la traduction interlinguale ou traduction proprement dite qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen des signes d'une autre langue»,
3/ la traduction intersémiotique ou transmutation qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques ». (Jacobson, 2003: 79)

La traduction est perçue de la manière suivante par le linguiste russe: «En traduisant d'une langue à l'autre, on substitue des messages dans l'une des langues, non à des unités séparées, mais à des messages entiers de l'autre langue. Cette traduction est une forme de discours indirect ; le traducteur recode et retransmet un message reçu d'une autre source. Ainsi la traduction implique deux messages équivalents dans deux codes différents ». (Oseki-Dépré, 2011 : 60) La pensée de Jakobson s'inscrit ainsi dans le cadre de la linguistique fonctionnelle (École de Prague) et de la théorie de la communication qui se développait dans les années 1950-1960.

Steiner s'intéresse à la typologie de Jakobson et affirme que « la traduction intralinguistique a lieu à chaque fois quand un être humain reçoit un message verbal d'un autre être humain (Steiner, 1975, tr. it. 46), que la traduction devient interlinguistique lorsqu'elle travaille sur les textes appartenant à deux systèmes linguistiques divers et qu'enfin la traduction intersémiotique est une transformation entre deux ou plusieurs systèmes sémiotiques (cinéma, peinture, musique, livre) ». (Steiner, 1975 :46).

Jakobson écrit encore, dans son célèbre essai sur la traduction, « que les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu'elles *peuvent* exprimer » (1959, trad. it. 61). Un exemple en est la multitude de mots signifiant « la neige » en langue esquimau, et le nombre élevé de mots signifiant « chameau », « lion » ou « épée » en arabe. (NERGAARD, Siri, 1995, p. 19-21)

➤ **Eugène Nida:**

Deux théories grammaticales élaborées simultanément ont modifié de manière significative l'évolution de la traduction en tant que discipline, et continuent à influencer la traduction d'une façon importante jusqu'à nos jours. Ces théories ont atteint leur comble avec *Message and Mission* (1960) et *Toward a Science of Translating* (1964) d'Eugene Nida. « La grammaire générative - transformationnelle, légitimée par la linguistique, donna la crédibilité et l'autorité à la science de la traduction de Nida, dont l'expérience se fondait sur la traduction de la Bible et dont les premières idées théoriques parurent dans les articles publiés au cours des années cinquante et ensuite dans le livre *Message and Mission* paru en 1960 ». (Guidère, 2010 : 74).

L'influence de la science de traduction de Nida fut grande, parce que sa méthode était enseignée dans les cours universitaires de traduction en Allemagne et aux États-Unis. En Allemagne, la science de la traduction est devenue la méthodologie qui caractérise l'enseignement de la traduction, tant au niveau théorique que pratique. (Gentzler, 2010 : 55)

Eugene Nida, conscient de la nécessité pour les traducteurs de disposer des meilleurs textes de base à partir desquels travailler, il dirige des projets de grande envergure concernant le Nouveau Testament grec et l'Ancien Testament hébreu. Empruntant des concepts à la linguistique, aux études culturelles, aux sciences de la communication et à la psychologie, Nida développe alors une approche pratique de la traduction qu'il a appelée « équivalence dynamique », dont l'objectif était de rendre la traduction claire et compréhensible autant que possible. Nida est l'auteur qui a exercé une influence déterminante sur la discipline de traductologie (Translation Studies). Il est connu notamment en tant que traducteur de la Bible et linguiste s'occupant de problèmes pratiques liés à la traduction de la Bible dans les langues même très éloignées typologiquement et culturellement de l'hébreu et du grec.

Dans son essai fondamental sur la traduction biblique *Toward a Science of Translating* (1964), Nida introduit deux concepts fondamentaux, l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique. « Il est évident qu'il attribue une valeur primordiale au sens communicatif, donc l'objectif est de créer un message clair et intelligible en n'importe quelle langue. Traduire signifie produire en langue d'arrivée l'équivalence naturelle la plus proche du message de la langue de départ, d'abord en signifié, ensuite en style ». (1964 : 121, cité par Nergaard, 1995 : 29)

« À cause de l'importance théorique énorme du message original en n'importe quelle traduction de la Bible, le principe fondamental de la théorie de Nida fut aussi prédéterminé: la communication de l'esprit du message originaire au-delà des cultures. La forme dans laquelle le message est formulé est négligeable, secondaire, à condition que le message soit clair. (Gentzler, 2010 : 54)

Le traducteur biblique a une tâche exégétique et non herméneutique. Selon Nida, « son rôle n'est pas de transmettre la culture biblique au lecteur contemporain, mais la valeur du message pour le monde actuel. Cela veut dire que la parole de Dieu doit devenir accessible à tout le monde. En quoi il est opposé à Henri Meschonnic qui n'est pas d'accord avec la division de Nida entre le « style » et le « signifié », qui ne sont pas deux entités d'un texte que l'on puisse dissocier, mais bien une seule entité qui doit être traduite en tant que telle ». (Nergaard, Siri, 1995 : 30)

S'inspirant des idées de Nida, Henri Meschonnic oppose deux pratiques de la traduction, le décentrement et l'annexion. « Le décentrement est un rapport textuel entre deux textes en deux langues-cultures jusqu'à la structure linguistique de la langue, et cette structure linguistique est une valeur dans le système du texte. L'annexion en revanche est l'annulation d'un tel rapport, l'illusion du naturel, comme si le texte de la langue de départ était écrit en

langue d'arrivée, sans rendre compte des différences de la culture, de l'époque, de structure linguistique. Le principe de l'annexion serait basé sur une « illusion de transparence ». Cette même annexion est définie par Antoine Berman (1984) comme traduction ethnocentrique » (Nergaard, 1995: 31).

2. Les approches tributaires des théories littéraires:

2.1 Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic :

La poétique est bel et bien l'étude de l'art littéraire en tant que création verbale. Ainsi, Tzvetan Todorov distingue trois grandes familles de théories de la poésie dans la tradition occidentale. Le premier courant développe une conception rhétorique qui considère la poésie comme un ornement du discours, un "plus" ajouté au langage ordinaire ; le deuxième courant conçoit la poésie comme l'inverse du langage ordinaire, un moyen de communiquer ce que celui-ci ne saurait traduire ; le troisième met l'accent sur le jeu du langage poétique qui attire l'attention sur lui-même en tant que création davantage que sur le sens qu'il véhicule.

Dans cette perspective, la traduction de la poésie revêt une importance cardinale chez les théoriciens traductologue. Ainsi, dans son ouvrage intitulé *Un Art en crise* (1982), Efim Etkind estime que la traduction poétique passe par une crise profonde dont il essaie de comprendre les causes. Ce sont selon lui notamment la rationalisation systématique de l'original (ce qui est caractéristique de l'approche française dans la traduction de la poésie), ensuite la défonctionnalisation (due à un nombre trop élevé de traduction publiée : les traducteurs traduisent parce qu'ils veulent publier des traductions à tout prix, et ainsi, ils ne font qu'augmenter la masse des versions sans fonction sociale).

Etkind regrette aussi l'absence d'une véritable critique susceptible de juger les traductions réalisées. Selon lui, il existe en matière de traduction poétique, deux grands courants représentés par deux poètes majeurs de la littérature française : Charles Baudelaire (1821-1867) et Paul Valéry (1871-1945).

Pour Baudelaire, « il n'est possible de traduire la poésie que par la prose rimée, tandis que pour Valéry, il ne suffit pas de traduire le sens, mais il faut tenter de rendre la forme, y compris la prosodie du poème original. S'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Un poème au sens moderne doit créer l'illusion d'une composition indissoluble de sons et de sens.» Etkind défend la même position que Valéry. (Guidère, 2010 : 52-55)

Etkind propose aussi une typologie des traductions de la poésie. En passant en revue ce que produit l'édition française contemporaine en matière de traduction de la poésie, il trouve six types de traductions poétiques, à savoir :

« – La traduction-information ; traduction en prose qui vise à transmettre seulement l'idée générale de l'original et qui est privée des prétentions esthétiques.

– La traduction-interprétation ; qui combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse.

– La traduction-approximation ; qui sacrifie souvent la forme originale (les règles prosodiques, la rime) pour sauvegarder le sens du poème.

– La traduction-recréation, qui recrée l'ensemble tout en conservant la structure de l'original.

– La traduction-imitation, qui est réalisée parfois par les poètes qui ne cherchent pas à recréer fidèlement l'original mais s'en inspirent pour exprimer leurs propres idées.

(Guidère, 2010 : 56)

2.2. L'approches idéologique -Antoine Berman, Henri Meschonnic

Pour commencer, il est judicieux de rappeler que l'idéologie proprement dite est un ensemble d'idées orientées essentiellement vers l'action politique. Dans le domaine de la traduction, il faut tenir compte de cette idéologie et ses différentes orientations afin de ne pas omettre certaines réalités nécessaires à l'interprétation du sens. L'approche idéologique connaît un essor sous l'influence du tournant culturel dans le domaine de la traductologie, qui met les rapports de pouvoir au centre de ses recherches.

Les traductologues qui s'intéressent à l'analyse des textes traduits en vertu des perspectives idéologiques s'efforcent de répondre notamment aux questions suivantes: La traduction est-elle motivée idéologiquement ? Où est la différence entre idéologie et culture dans une traduction ? Comment séparer notre vision du monde de l'idéologie qui peut contaminer la traduction ? Dans les réponses à ces questions apparaissent des considérations concernant des aspects les plus variées, dont la censure, l'impérialisme culturel et le colonialisme européen. Dans ce sens, Antoine Berman distingue entre les traductions « ethnocentriques », qui mettent en relief les normes de la langue cible, et les traductions « hypertextuelles », qui mettent en valeur les liens implicites entre les textes des différentes cultures.

Il est possible de réinterpréter toute l'histoire de la traduction en adoptant un point de vue idéologique ou politique. « L'auteur prend comme l'exemple le passage de la traduction à dominante "littérale" au Moyen Âge vers un mode de traduction plus "libre" à

partir de la Renaissance. Dans le même état d'esprit, il ne semble pas étonnant que les traductions de l'époque romantique soient "romanticisées" ni que les traductions de l'époque communiste soient "révisées" selon les dogmes du communisme. Certains théoriciens occidentaux ont été également critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait "objective" et "neutre" alors qu'elle dissimulait une dimension idéologique latente. C'est le cas d'Eugene Nida, promoteur du concept d'équivalence dynamique, qui a été accusé par Henri Meschonnic (1986) de "pseudo-pragmatisme" et par Edwin Gentzler (1993) de cacher son côté "protestant" derrière son approche linguistique.

Dans son œuvre *Pour la poétique II*, Henri Meschonnic insiste sur l'importance de l'idéologie dans l'étude de la traduction. Selon Meschonnic, « la théorie de la traduction des textes se situe dans le travail sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie. Une théorie translinguistique de l'énonciation consiste dans l'interaction entre une linguistique de l'énonciation et une théorie de l'idéologie. Le traducteur transpose l'idéologie dite dominante dans une pratique de l'annexion. Dans ses formes les plus exacerbées, cette annexion relève de l'impérialisme ». (Meschonnic, 1973 : 12)

Pour donner des exemples de cet impérialisme culturel dans la pratique de la traduction, Meschonnic cite deux formes communes de décentrement et d'annexion. Il y a d'abord la poétisation (ou la littéralisation) qui est un choix d'éléments décoratifs selon l'écriture collective d'une société donnée à un moment donné, et c'est aussi une des pratiques les plus courantes de cette domination esthétisante. Puis, la réécriture (ou traduction avec médiation linguistique ou traduction en deux phases) qui est une première traduction "mot à mot" par un traducteur qui connaît la langue de départ mais qui n'est pas poète, puis rajout de la "poésie" par un poète qui ne parle pas la langue."

Les approches idéologiques elles-mêmes sont influencées par l'idéologie. Certains théoriciens occidentaux ont été même critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait « objective » alors qu'elle contenait une dimension idéologique. Henri Meschonnic se rend compte de la présence de l'idéologie dans l'étude de la traduction (*Pour la poétique II*, 1973) : « La théorie de la traduction des textes se situe dans le travail sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie. » (cité d'après Guidère, 2010 : 50-52)

2.3. L'approche herméneutique - Friedrich von Schleiermacher, George Steiner:

La première acception du mot « herméneutique », qui est d'origine grecque, se rapporte à « la compréhension et à l'explication ». Mais il a fini par désigner un courant qui s'intéresse au sens et ses différentes méthodes d'interprétation et de compréhension. Le principal promoteur de cette méthode dans le domaine de la traduction est Friedrich Schleiermacher (1767-1834). Pour lui, « la traduction est un processus de compréhension et qui doit mener à la compréhension du texte, dans lequel le traducteur se met dans la peau de l'auteur pour essayer de ressentir ce qu'il a senti et réfléchir comme lui ». (Guidère, 2010 :65).

A partir de là, on s'aperçoit clairement que l'approche herméneutique incite le traducteur à aborder le texte source de façon subjective et à adopter un point de vue interne pour être le plus proche possible de la "source". L'idée inédite (la métaphore-clé) du courant herméneutique est incontestablement est celle qui consiste à amener le traducteur à "se mettre dans la peau de l'auteur". « Le traducteur herméneutique est censé aborder le texte source de façon subjective et essayer d'intérioriser comme il convient le point de vue de l'auteur. La véritable traduction doit se lire comme une œuvre étrangère et elle doit faire transparaître la langue de l'œuvre originale. Schleiermacher se fait ainsi partisan de la traduction exotisante, étrangérisante ». (Gromová, Rakšányiová, 2005 : 41-42).

Dans *After Babel* (1975), George Steiner affirme que comprendre, c'est traduire (voir le titre du premier chapitre de son livre). Pour rendre compte de la difficulté de l'interprétation en traduction, Steiner rappelle qu'« il n'est pas deux lectures, pas deux traductions identiques, que le travail de traduction est toujours approximatif et que tout modèle de communication est en même temps un modèle de traduction ». (Guidère, 2010 :47). Il appelle au bannissement de la linguistique de l'étude de la traduction à cause de son stade d'évolution encore peu avancé qui ne lui permet pas d'être en position d'apporter des réponses à aux questions traductologiques essentielles. Steiner propose son modèle dynamique et herméneutique en quatre phases visant la « bonne traduction » ;
«1/- Dans la première phase herméneutique, celle d'un « élan de confiance », le traducteur « se soumet » au texte source et lui « fait confiance » en se disant qu'il doit bien « signifier » quelque chose, malgré son caractère totalement «étranger» à première vue. S'il ne plaçait pas sa foi dans le texte, il ne pourrait pas le traduire ou il ferait des traductions littérales voire indigestes.

2/ La deuxième phase est celle de « l'agression ». Le traducteur s'attaque au texte, « fait une incursion » (envahissement, intrusion) pour extraire le sens qui l'intéresse. Il n'est plus dans une position passive mais active et conquérante.

3/ La troisième phase est celle de « l'incorporation ». Elle est encore plus agressive que la précédente, car le traducteur rentre chez lui, dans sa tribu, avec le butin conquis (le sens qu'il a voulu emporter dans sa langue).

4/ La quatrième phase est celle de la « restitution » : ici, le traducteur retrouve la paix intérieure et recherche la fidélité au texte en se faisant exégète. Il rétablit enfin l'équilibre des forces entre la source et la cible. Il « restitue » ce qu'il avait volé, répare ce qu'il avait détruit, et ce, par souci éthique.

« Les deux phases centrales du processus, « l'agression » et « l'incorporation » mettent en avant le caractère conquérant de la traduction et la violence qui l'accompagne. Le livre de Steiner a inspiré en partie les études idéologiques sur la traduction, notamment de la traduction comme reflet de l'impérialisme et du colonialisme.» (Guidère, 2010 : 48-50)

3. Approches d'horizons divers :

3.1. Approche linguistique sémiotique - Peirce, Barthes, Greimas, Jakobson, Eco

La sémiotique est l'étude des signes et des systèmes de signification. Elle s'intéresse aux traits généraux caractérisant ces systèmes qui peuvent être de nature verbale, picturale, plastique, musicale. Le terme sémiotique est considéré en français comme synonyme du terme sémiologie, même si le premier fait référence à la tradition anglo-saxonne issue des travaux de Charles Sanders Peirce (1839-1914), tandis que le deuxième se rattache à la tradition francophone et française allant du Cours de linguistique générale (1916) de Ferdinand de Saussure (1857-1913), aux travaux de Roland Barthes (1915-1980, *Éléments de sémiologie*, 1965, *Système de la mode*, 1967) et Julien Algirdas Greimas (1917-1992, *Sémantique structurale*, 1966, *Du sens*, 1970, *Du sens II*, 1983). Le principe de base des deux traditions est qu'une comparaison des systèmes de signification peut contribuer à une meilleure compréhension du sens en général.

Roman Jakobson avait défini trois types de traduction : intralinguale, interlinguale et intersémiotique. Seul le deuxième type est considéré comme de la « traduction à proprement parler ». La sémiotique textuelle offre des outils conceptuels permettant de traiter des formes novatrices de signification. Le traducteur peut profiter notamment des distinctions suivantes:

1) La distinction entre le texte, le cotexte et le contexte : le premier désigne les signes verbaux

à traduire ; le deuxième, l'environnement immédiat de ces signes ; le troisième, l'arrière-plan socioculturel dans lequel s'inscrit l'ensemble.

2) La distinction entre l'histoire, l'intrigue et le discours : le premier désigne les éléments du récit (ou fable) ; le deuxième, la chronologie et l'arrangement des séquences (ou des événements) ; le troisième, la manière d'organiser verbalement le récit et les événements.

3) La distinction entre le genre, le type et le prototype ; le premier désigne la catégorie générale à laquelle renvoie le texte (la traduction audiovisuelle p. ex.) ; le deuxième, la nature précise du texte à traduire (texte argumentatif, informatif, etc.) ; le troisième, le « modèle » qui sert de référence implicite au texte (Molière pour les textes de théâtre, autre genre intersémiotique).

L'approche sémiotique permet de concevoir plusieurs « mondes » avec des outils appropriés et d'élargir les perspectives de la traduction en intégrant des signes issus de systèmes variés. (Guidère, 2010 : 58-60)

3.2. Approche linguistique textuelle - Robert Larose

En raison de la multiplicité des points de vue et de la diversité des perspectives textuelles, plusieurs traductologues se sont orientés vers des approches discursives de la traduction. L'analyse du discours offre un cadre d'étude plus rigoureux pour aborder les problèmes de traduction. Du point de vue de la linguistique, le terme discours recouvre non seulement la structure et l'organisation des productions langagières, les relations et les différences entre les séquences, mais aussi l'interprétation de ces séquences et la dimension sociale des interactions.

Dans cette perspective, Delisle (1980) a proposé une méthode de traduction fondée sur l'analyse du discours, mais il s'est intéressé uniquement aux « textes pragmatiques ». Dans son ouvrage de synthèse intitulé *Théories contemporaines de la traduction* (1989), le linguiste canadien Robert Larose analyse les éléments constitutifs des discours sur la traduction au cours des années 1960-1980, en particulier ceux de Vinay et Darbelnet, Mounin, Nida, Catford, Steiner, Delisle, Ladmiral et Newmark.

Larose propose un modèle téléologique (axé sur la finalité du texte traduit) à travers lequel il affirme que « L'exactitude d'une traduction se mesure à l'adéquation entre l'intention communicative et le produit de la traduction. C'est ce que nous avons nommé la traduction téléologique. Aucun idéal de traduction n'existe hors d'un rapport de finalité ». (Larose, 1989 :70)

L'objectif du modèle intégratif de Larose est de faire apparaître le profil respectif des textes en présence. Ainsi, il distingue deux types de structures dans les textes source et cible :

« 1) La superstructure (ou la macrostructure) qui englobe l'organisation narrative et argumentative, les fonctions et les typologies textuelles, mais aussi l'organisation thématique du texte.

2) La microstructure qui se réfère à la forme de l'expression avec ses trois niveaux d'analyse (morphologique, lexicologique, syntaxique) et d'autre part, à la forme du contenu avec ses quatre niveaux d'analyse (graphémique, morphologique, lexicologique, syntaxique) » (Larose, 1989 :73)

Par ailleurs, l'approche textuelle part du postulat que tout discours peut être "mis en texte". Qu'il s'agisse d'une interaction orale ou écrite, le résultat est le même : c'est un "texte" qui possède des caractéristiques propres et un sens précis. Il en découle que toute traduction est censée être précédée d'une analyse textuelle, au moins au niveau typologique, pour assurer la validité de la compréhension, et donc de l'interprétation qui s'ensuit. Mais il existe plusieurs perspectives d'étude du "texte", ce qui rend l'analyse traductologique compliquée. On peut en citer entre autres :

« 1) Le *type* de texte détermine la nature et les modalités de la traduction ;

2) La *fonction* envisagée pour le texte détermine la traduction ;

3) La *finalité* du texte détermine la traduction ;

4) Le *sens* du texte détermine la traduction ;

5) Le *contexte* ou le cadre du texte détermine la traduction ;

6) L'*idéologie* du texte détermine la traduction. » (Larose, 1989 :72).

C'est par rapport à la finalité que Laros propose d'évaluer ces différents niveaux d'analyse de la traduction. Il propose même une mise en place d'une traductométrie qui permette d'évaluer avec davantage de rigueur les trois aspects fondamentaux de la traduction :

« 1) le caractère asymétrique du concept d'équivalence ;

2) le caractère approximatif de la traduction ;

3) le rapport gain - perte en traduction » (Larose, 1989 :74).

3.3. Approche cognitive:

Au cours des dernières décennies, la linguistique cognitive contribue à mettre sous les feux de la rampe les activités cognitives impliquées dans tout mécanisme de conceptualisation et de formulation linguistique. Ces études ne sont pas sans impact sur la pratique de la traduction, y compris la traduction spécialisée, car, comme le souligne Vandaele « l'appréhension du sens dans un domaine de spécialité impose non seulement de prendre du recul à l'égard des unités lexicales prises indépendamment – cela n'est pas nouveau – mais aussi de comprendre les différents modes de conceptualisation mis en œuvre et la façon dont ils se révèlent dans les langues source et cible. (Vandaele 2005 : 418)

« L'un des concepts innovants de la linguistique cognitive est précisément celui de la "cognition incarnée", selon lequel l'esprit humain n'est pas une entité abstraite, mais il est incorporé à l'organisme qui interagit avec l'environnement extérieur et lui donne des perceptions sensorielles. L'esprit est donc conditionné par la dimension corporelle et biologique du parlant (propriétés perceptives et motrices) ainsi que par les lois du monde extérieur (comme la loi de gravité). L'identification d'un fondement expérientiel de la pensée et du langage témoigne du principe de motivation sur lequel se fonde la langue en tant que système. Tous ces aspects doivent être forcément pris en compte par un traducteur qui, lors du passage d'une langue à l'autre, est appelé à mettre en place une vraie réflexion au niveau cognitif et lexico-terminologique afin de retracer la carte conceptuelle que sous-tend tel ou tel texte en ses éléments conceptuels constructifs (sémantisme des mots clés, relations logiques et sémantiques entre les concepts,...) en vue d'une correcte transposition (cf. Dancette & Halimi 2005 : 554). Cela est d'autant plus vrai si l'on a affaire à des textes pragmatiques concernant des questions particulièrement importantes (tel est le cas des documents économiques ou juridiques, ayant souvent une visée décisionnelle), où la présence de contresens, de faux-sens ou de termes ambigus peut nuire à la signification globale du message et en compromettre la compréhension chez le public cible.

Étant donné que la catégorisation n'est pas définie au moyen d'un critère unique, le paradigme du prototype permet de tracer des zones intermédiaires entre les différentes catégories et de classer les membres d'une même catégorie sur la base d'une ressemblance de famille. Par l'entremise de la notion wittgensteinienne de ressemblance ou air de famille, la version standard du prototype, envisageant que tous les membres d'une catégorie ont au moins un attribut en commun avec le prototype ou meilleur exemplaire du

groupe, devient progressivement une version étendue ou polysémique, qui ouvre la voie à une conception multiréférentielle des catégories et s'applique aux phénomènes de sens multiple. Autrement dit, on conçoit qu'une catégorie regroupe les différentes acceptions d'un mot – et donc, les différents référents auxquels il renvoie ; au sein de la catégorie, tous les sens sont enchaînés entre eux par un ou plusieurs liens et sont décrits en termes d'effets prototypiques, à partir des sens premiers jusqu'aux sens périphériques (cf. Kleiber 1990 : 147 sqq.). De ce fait, le modèle prototypique s'avère plus adapté à organiser la gradation des concepts abstraits et des phénomènes pragmatico-lexicaux (comme la polysémie) pour lesquels il est impossible de définir une ligne de démarcation bien tranchée. La représentation des entités comme un ensemble de catégories discrètes cède ainsi la place à l'idée d'un continuum où l'on peut cerner des éléments plus ou moins saillants pour chaque catégorie.

Les frames construits sont d'autant plus semblables que les cultures d'appartenance sont plus proches ; si la langue-culture source et la langue-culture cible ne partagent pas les mêmes modèles ni les mêmes scènes, le traducteur devra focaliser différemment les éléments évoqués et choisir un autre élément, qui soit prototypique dans la culture cible et donc lexicalisé. Enfin, la notion de contexte situationnel, fortement réévaluée par les études cognitives, joue elle aussi un rôle essentiel dans l'élaboration des définitions sémantiques, impliquant une prise en compte tant des domaines où se manifestent les différences socioculturelles entre les diverses langues que des situations d'emploi professionnel. Il arrive souvent que le contexte modifie partiellement ou totalement le sens d'un terme ou d'une phrase ; le seul recours aux dictionnaires, sans tenir compte du contexte situationnel et du bagage culturel de chaque locuteur ou groupe de locuteurs, risque ainsi d'être insuffisant, voire fourvoyant, lors du choix de l'expression la plus convenable en langue cible. En bref : Il est [...] clair que la langue n'est pas inscrite dans les dictionnaires mais dans la tête de ceux qui la parlent. Dès lors, pour bien en comprendre la nature, il convient de se pencher sur l'univers conceptuel à partir duquel ces signes ont été formés (Delbecque 2002 : 31).

Chapitre III: Théories de la traduction:

1. La théorie interprétative (la théorie du sens) :

1.1. Définition :

La théorie interprétative de la traduction (ou la théorie du sens) est due aux chercheurs de l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs, Paris, fondée en 1957). C'est autour de cette École (aujourd'hui Sorbonne Nouvelle, Université de Paris III) que la théorie interprétative commence à se développer à la fin des années soixante-dix (1970). C'est la raison pour laquelle on appelle aussi cette théorie « Théorie de l'École de Paris ». On doit cette théorie essentiellement à Danica Seleskovitch et à Marianne Lederer, mais elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes et promoteurs en particulier dans le monde francophone.

Parmi les représentants les plus connus de cette théorie, il y a lieu de citer Danica Seleskovitch (de nationalité française), Marianne Lederer et Jean Delisle (chercheurs canadiens) et la chercheuse espagnole Amparo Hurtado. Il s'agit d'un prolongement de la théorie linguistique de la traduction quoique la théorie interprétative se distingue de la théorie linguistique en plusieurs points. On peut en citer quelques-uns :

-la théorie interprétative de la traduction ne se base pas sur la comparaison des langues (systèmes linguistiques).

-elle ne prend pas pour unités de traduction les phrases (comme le faisaient les linguistes comparatistes).

-La théorie interprétative de la traduction insiste sur la traduction contextuelle, mettant en relief l'analyse du sens tel qu'il apparaît dans le discours

À l'origine de cette théorie se trouve la pratique professionnelle de Danica Seleskovitch, qui s'est appuyée sur son expérience en tant qu'interprète de conférence pour mettre au point un modèle de traduction en trois temps : compréhension (interprétation), déverbalisation, réexpression (reformulation). Ce modèle emprunte ses postulats théoriques aussi bien à la psychologie qu'aux sciences cognitives de son époque, avec un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction. S'en prendre en vouloir.

La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du «sens». Celui-ci est de nature non verbale parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce «sens», le traducteur doit posséder un «bagage cognitif» qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du vouloir-dire de l'auteur. À défaut de posséder ce bagage, le traducteur

sera confronté au problème de l'ambiguïté et de la multiplicité des interprétations, ce qui risque de paralyser son élan de traduction. (Guidère, 2010 : 69-71)

1.2. Le processus de traduction :

Danica Seleskovitch développe le modèle du processus de traduction en trois étapes :

1)- La compréhension (interprétation) : comprendre un texte signifie sans nul doute « saisir à la fois sa composante linguistique (signes graphiques) et extralinguistique ». Le sens du texte est basé sur les compléments cognitifs de chaque lecteur particulier ; il est clair que le sens dépend en grande partie de l'expérience individuelle du lecteur, de ses connaissances encyclopédiques, de son bagage culturel et surtout de sa compétence interprétative. La subjectivité dans l'interprétation du sens a ses limites, non seulement en ce qui concerne les textes pragmatiques, mais aussi les textes littéraires. (Moya, 2010 : 76-78)

2)- La déverbalisation : consiste en une isolation mentale des idées ou des concepts impliqués dans un énoncé. Si le traducteur ne déverbalise pas les paroles de l'original, il tombe dans la traduction littérale (en transcodage) et rédige un texte final qui ne dit rien ou presque rien à ses nouveaux destinataires, surtout s'il s'agit d'une traduction entre deux langues très proches où le danger des interférences est le plus grand.

Au cours de l'étape de la déverbalisation, le sens reste dans la conscience du traducteur, tandis que les signes (mots, phrases) de l'original doivent être oubliés ; cela est relativement facile pendant l'interprétation, qu'elle soit consécutive ou simultanée, parce que les sons du discours oral apparaissent et disparaissent, mais cela devient très difficile à être appliqué dans la traduction écrite où le texte est toujours présent. (Moya, 2010 : 78-79)

3)- La réexpression / reformulation : consiste à reformuler le sens dans une autre langue à travers le choix, de la part du traducteur, des moyens expressifs multiples que lui offre la langue cible. Le traducteur procède par associations successives d'idées, même si cette succession d'idées peut ne pas être linéaire, et doit avoir recours à l'analogie. (Delisle, 1984) La capacité associative, déductive du traducteur, sa créativité, son intuition et son imagination sont très importants notamment pendant cette étape du processus de la traduction. (Moya, 2010 : 79-80)

L'originalité de la théorie interprétative réside principalement dans la seconde phase, celle de déverbalisation. C'est l'acte essentiel à la saisie du sens, par lequel le traducteur transcende le niveau des mots pour s'approprier le sens d'un texte, qu'il devra ensuite reverbaler dans la langue cible, en tenant compte des conditionnements du récepteur (langue, culture, etc.).

Ce modèle remet en cause les approches traditionnelles fondées sur la distinction d'une étape de compréhension dans la langue source, à laquelle succède une étape d'expression dans la langue cible. (Guidère, 2010 : 70) Interpréter le sens d'un texte exige de préciser le niveau auquel on se situe : « Il faut faire le partage entre la langue -sa mise en phrases- et le texte ; car si l'on peut «traduire» à chacun de ces niveaux, l'opération de traduction n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes» (Lederer, 1994 : 13). Cette distinction entre mots, phrases et textes, amène l'École de Paris à distinguer deux types de traduction, la traduction linguistique (traduction de mots et de phrases hors contexte), et la traduction interprétative, (traduction des textes ou traduction tout court).

1.3. Résumé des idées de l'ESIT:

- 1)- La traduction doit refléter le vouloir-dire de l'auteur quelles que soient les circonstances.
- 2)- La traduction doit refléter ce vouloir-dire de manière idiomatique.
- 3)- La traduction doit produire sur ses lecteurs le même effet qu'a produit un jour le texte original sur les siens.

Or, pour les textes littéraires, le point « 3 » n'est pas toujours réalisable. Cela supposerait que la compréhension et les sentiments soient anhistoriques.

Quant au point « 2 », les traducteurs optent souvent non pour l'acceptabilité du texte (sa conformité avec les règles de la langue cible), mais pour l'adéquation à l'original (cela concerne les textes littéraires mais aussi parfois les textes pragmatiques). (Moya, 2010 : 70-75, 85)

1.4. Approche critique:

L'utilité pratique de la théorie interprétative est incontestable en ce qui concerne notamment la didactique de l'interprétation (consécutive et simultanée). Cette théorie s'avère également applicable dans la traduction des textes pragmatiques, c'est-à-dire des textes dont la fonction dominante n'est pas la fonction esthétique. Par contre, en ce qui concerne les textes littéraires (avec la fonction esthétique dominante), l'application de cette théorie est plus problématique. Peter Newmark critique cette théorie, et plus concrètement Danica Seleskovitch, pour deux raisons :

- a)- Traduire le sens, en oubliant avant les paroles, cela signifie simplifier trop les choses et passer par-dessus plusieurs détails et sèmes.

b)- Préférer les expressions idiomatiques, les locutions figées, les clichés, les phrases toutes faites qui ne figurent pas dans l'original, cela signifie déformer les nuances du signifié. (Moya, 2010 : 81)

La distinction terminologique de la théorie du sens de l'ESIT entre la signification et le sens appartient également parmi les apports incontestables de cette école traductologique :

a)- La signification appartient au niveau de la langue, et dans le domaine de la traduction c'est le transcodage qui y correspond. Le transcodage est donc une sorte de « traduction » au niveau des unités isolées de langue (le transcodage = l'équivalence linguistique). Le transcodage est utilisé pour la traduction de chiffres, noms propres, et beaucoup de termes scientifiques monosémiques ; il s'agit d'une « traduction » sans interprétation préalable du sens (= le report selon Jean Delisle, 1993, La traduction raisonnée).

b)- Par contre, le sens appartient au niveau de la parole et c'est à ce niveau que se situe dans la plupart des cas la véritable traduction (la traduction interprétative). C'est la traduction précédée de l'étape de l'interprétation de sens. Cette traduction s'applique à la plupart de mots, syntagmes, propositions, phrases dans un contexte donné (la traduction proprement dite = l'équivalence contextuelle).

En somme, la théorie interprétative de la traduction est ciblisme en ce sens qu'elle accorde une attention particulière au lecteur cible, à l'intelligibilité de la traduction produite et à son acceptabilité dans la culture d'accueil. (Guidère, 2010 : 71, Moya, 2010 : 70-71).

2. La théorie du skopos :

2.1. Définition :

Le mot grec skopos signifie la visée, le but ou la finalité. Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne (surtout à l'Université de Heidelberg) par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord et Margaret Ammann. La théorie du skopos s'inscrit dans le même cadre épistémologique que la théorie actionnelle de la traduction, et s'intéresse également avant tout aux textes pragmatiques et à leurs fonctions dans la culture cible. La traduction est envisagée comme une activité humaine particulière, ayant une finalité précise et un produit final qui lui est spécifique.

Hans Vermeer est parti en 1978 du postulat que les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées essentiellement par le but ou la finalité (le skopos) du texte à traduire. La traduction se fait en fonction du skopos. Mais il ne s'agit pas de la fonction

assignée par l'auteur du texte source, mais d'une fonction prospective rattachée au texte cible et qui dépend du commanditaire de la traduction (le client bien entendu). C'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication.

Pourtant, le traducteur doit respecter deux autres règles importantes. D'une part, la règle de cohérence (cohérence intratextuelle) qui stipule que le texte cible doit être suffisamment cohérent pour être correctement compris par le public cible, comme une partie de son monde de référence. D'autre part, la règle de fidélité (cohérence intertextuelle) qui stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source. Grâce à l'influence de Katharina Reiss (1984), Vermeer a précisé sa théorie en élargissant son cadre d'étude pour englober des cas spécifiques qui n'étaient pas pris en compte jusque-là. Il a intégré par exemple la problématique de la typologie textuelle de K. Reiss.

Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l'aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus de traduction. Vermeer prend en considération les types de textes définis par K. Reiss (informatifs, expressifs, opérationnels) pour mieux préciser les fonctions qu'il convient de préserver lors du transfert.

Le skopos du texte (l'objectif communicationnel ultime que le texte traduit doit atteindre) peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s'il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de permanence fonctionnelle ; s'il varie, ils parlent de variance fonctionnelle. Dans un cas, le principe de la traduction est la cohérence intertextuelle, dans l'autre, l'adéquation au skopos.

La nouveauté de l'approche consiste dans le fait qu'elle laisse au traducteur le soin de décider quel statut accorder au texte source. En fonction du skopos, l'original peut être un simple point de départ pour une adaptation ou bien un modèle à transposer fidèlement. Cela signifie qu'un même texte peut avoir plusieurs traductions acceptables, chacune répondant à un skopos particulier. Le skopos est le critère d'évaluation suprême. (Guidère, 2010 : 72-74)

2.2. Katharina Reiss et la catégorie fonctionnelle de la critique de traduction:

Katharina Reiss a enseigné pendant plus de quarante ans la traduction, tout d'abord à l'Université d'Heidelberg (1944-1970), ensuite à l'Université de Mayence depuis 1971 et parallèlement à l'Université de Würzburg (la philologie romane - l'espagnol), jusqu'à son départ à la retraite en 1988. En 1971, elle était déjà une traductrice expérimentée, ayant traduit plusieurs ouvrages de l'espagnol vers l'allemand. Elle était bien consciente du fait que le traducteur doit faire face à des situations où l'équivalence n'est pas réalisable et même, dans certains cas, n'est pas souhaitable. C'est à ce moment-là qu'elle élabore un modèle critique de traduction fondé sur la relation fonctionnelle entre les textes source et cible. Son ouvrage *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik* (La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites) peut être considéré comme point de départ d'une nouvelle étape de la recherche universitaire en traduction en Allemagne, en dépit du fait qu'au début sa théorie ait été fondée sur l'équivalence. (Nord, 2008 : 20-21).

Mais l'approche de Reiss prend en compte certaines exceptions au critère d'équivalence. Ces exceptions proviennent de la consigne de traduction (*Übersetzungsauftrag*). Une telle exception se présente par exemple quand le texte cible vise une autre finalité que le texte original. Ainsi, l'adaptation d'un texte en prose pour le théâtre, ou la traduction mot-à-mot d'un poème en arabe, comme point de départ pour une adaptation par un poète français qui ne connaît pas l'arabe, constituent de telles exceptions à la règle d'équivalence. (Nord, 2008 : 21)

Katharina Reiss affirme que « tous les types de traduction peuvent être justifiés dans des circonstances spécifiques. Une version interlinéaire peut être très utile pour les recherches dans le cadre de la linguistique comparative. Une traduction littérale est un bon outil pour l'apprentissage d'une langue étrangère. La traduction philologique est appropriée si on veut se concentrer sur les différents moyens par lesquels les significations sont exprimées verbalement dans différentes langues. Le changement de fonction d'un texte, en tant qu'élément verbal dans un processus complexe de communication, peut également représenter une solution justifiable. [...] Il faut considérer la traduction comme une performance communicationnelle intégrale, qui peut donner, sans l'apport des additions extratextuelles telles que les notes ou les explications, la forme linguistique et la fonction communicative du texte source » (Nord, 2008 : 21-22).

2.3. Hans J. Vermeer : la théorie du skopos et ses prolongements

Hans J. Vermeer, après avoir terminé sa formation en interprétation (assurée par K. Reiss), se consacra à la linguistique générale et à la traductologie. Il rompit avec la théorie linguistique de la traduction en 1976, et précisa sa position dans l'œuvre *Ein Rahmen für eine allgemeine Translations theorie* [Esquisse d'une théorie générale de la traduction] (1978).

Pour Vermeer, la traduction est un type d'action humaine doté d'une finalité et intervenant dans une situation donnée. Il appelle sa théorie, la théorie du skopos (Skopostheorie), une théorie de l'action intentionnelle ciblée. Dans son cadre, un des facteurs les plus importants dans la détermination de la finalité d'un texte traduit est le destinataire, avec sa connaissance culturelle du monde, avec ses attentes et besoins communicationnels.

Dans l'ouvrage commun de Reiss et Vermeer (*Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, [Éléments fondamentaux d'une théorie générale de la traduction], Tübingen, 1984), Katharina Reiss présente sa conception du rapport existant entre « type de texte et méthode de traduction » ; cette conception est intégrée sous la forme d'une théorie spécifique (Partie II du livre) dans le cadre de la théorie générale de Vermeer (Partie I). (Nord, 2008 : 22-24)

2.4. L'évaluation du paradigme du skopos :

Synthèse des idées fondamentales et des fondements de la théorie du skopos :

Les décisions des traducteurs sont déterminées, en dernière instance, par la finalité (le skopos) de la traduction.

La finalité de l'action traduisante peut exiger de produire les équivalents des aspects les plus variés du texte original, mais elle peut aussi exiger de réaliser les réécritures (adaptations, variations plus ou moins libres) du texte original.

Un texte original peut alors être traduit de différentes manières pour servir les objectifs différents.

Un facteur principal pour établir la finalité de la traduction est l'information fournie au traducteur par le client / donneur d'ouvrage (ou le résultat d'une négociation avec celui-ci).

En dernière instance, la finalité de la traduction est définie par le traducteur en rapport avec les agents impliqués (à part le client, c'est notamment le récepteur final, parfois identique avec celui-là, parfois non), et avec la prise en considération de la situation communicationnelle dans laquelle le texte traduit aura à fonctionner. (Pym, 2012 : 60).

2.5. Critiques de la théorie du skopos :

La théorie du skopos a été critiquée comme une position extrême parce qu'elle rompait le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit de la relation entre le texte cible et la finalité. Mary Snell-Hornby de l'Université de Vienne en Autriche estimait que les textes littéraires, contrairement aux textes pragmatiques, ne pouvaient pas être traduits seulement en fonction du skopos : selon elle, la fonction de la littérature dépasse largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss. Par contre, Christiane Nord, étudiante de K. Reiss, démontre comment la théorie du skopos peut être appliquée à tous les types de textes, y compris les textes littéraires.

Peter Newmark (1916-2011), professeur britannique de traductologie, de l'Université de Surrey critiquait la simplification excessive du processus de traduction et la mise en relief du skopos au détriment du sens en général. Malgré ces critiques, la théorie de Vermeer demeure l'un des cadres conceptuels les plus cohérents et les plus influents de la traductologie contemporaine (Guidère, 2010 : 72-74).

Tandis que les approches linguistiques basées sur le concept d'équivalence se concentraient sur la préservation des caractéristiques du texte source dans le texte cible, et étaient normatives en ce sens qu'elles présupposaient que le texte cible qui n'aurait pas un lien d'équivalence le plus proche possible avec le texte source ne serait pas une traduction, les partisans de la théorie du skopos considèrent l'original comme une offre d'information qui peut être soit adaptée, soit transposée fidèlement, en fonction des besoins communicationnels des récepteurs dont le point essentiel est le skopos, soit le but communicationnel visé par le texte cible. (Nord, 2008 : 19-20, Guidère, 2010 : 72-74)

3. la théorie du polysystème :

3.1. Définition :

Malgré la reconnaissance générale parmi les historiens de la culture du grand rôle que la traduction a joué dans la création des cultures nationales, il est surprenant de noter que la recherche dans ce champ soit si peu développée, tant au niveau théorique qu'au niveau descriptif. Les histoires de la littérature parlent des traductions seulement lorsqu'il n'y a pas moyen de les éviter, quand il s'agit par exemple du Moyen Âge ou de la Renaissance. On peut bien sûr trouver les renvois sporadiques aux traductions littéraires en d'autres périodes, mais ceux-ci ne sont que rarement incorporés dans les analyses historiques cohérentes. Par conséquent, on ne peut que difficilement se faire une idée de la fonction de la littérature traduite comme de la littérature dans son ensemble ou de sa position à l'intérieur de cette littérature [nationale, autochtone].

En plus, il n'y a pas de conscience de l'existence possible de la littérature traduite en tant que système littéraire particulier. [...] ... dans plusieurs études littéraires – qu'elle regardent les périodes, genres, ou auteurs-, il est difficile de se faire une idée des fonctions historiques. Non seulement la littérature traduite, mais tous les autres types de systèmes littéraires sont traités en passant, étant donné que la littérature pour la jeunesse, les contes publiés dans les revues ou les thrillers, pour ne prendre que quelques cas au hasard, font tous partie du même système. La science littéraire occidentale, ayant commencé seulement depuis peu à se libérer de l'historicisme, a laissé le champ aux chercheurs traditionnels. À plusieurs égards, nous ne sommes pas allés trop au-delà des apports du formalisme russe des années vingt. Les travaux de Tynianov, Ejxembaum ou Žirmunskij sur l'historiographie et l'histoire littéraire ne sont pas encore surpassés et attendent une véritable application. [...]

Il faut se servir de l'expression « littérature traduite » non seulement comme d'une étiquette conventionnelle pour raccourcir la longue périphrase « le groupe des œuvres littéraires traduites », mais pour indiquer le corpus de textes qui est structuré et fonctionne comme un système. Quelle est la base pour une telle hypothèse ? Est-il possible de repérer au sein d'un groupe souvent arbitraire des œuvres traduites le même type de cohérence culturelle et verbale, comparable à celle résidant au sein du corpus de la littérature originale ?

On pourrait après tout argumenter que les œuvres littéraires originales, écrites dans un idiome accepté d'une certaine littérature nationale, sont en corrélation les unes avec les

autres, et qu'il y a une lutte constante pour obtenir la position centrale. Quels types de corrélations peut-il y avoir entre les œuvres traduites qui sont présentées comme travaux complets, importés à partir d'autres littératures, détachés de leurs propres contextes et en conséquence neutralisés du point de vue des luttes pour atteindre le centre ou la périphérie ? Par ailleurs, tout porte à croire que les œuvres traduites sont en corrélation au moins de deux manières :

- 1) de la manière dont elles sont sélectionnées par la littérature d'arrivée, étant donné que les principes de sélection sont toujours corrélables avec les co-systèmes de la même littérature d'arrivée ;
- 2) de la manière dont elles adoptent les normes, les comportements et les lignes de conduites spécifiques qui résultent de leurs relations avec d'autres co-systèmes.

Ainsi, la littérature traduite peut posséder les principes propres de modélisation qui, dans certaines limites, pourraient même être exclusifs.

[...] La littérature traduite est considérée non seulement comme un système à part entière, mais comme un système qui participe pleinement à l'histoire du polysystème comme partie intégrante de celui-ci, en rapport avec tous les autres co-systèmes.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longuement sur l'idée du polysystème. Ce concept a été proposé pour la première fois en 1970, pour surmonter les difficultés qui résultaient de l'approche esthétique traditionnelle qui évitait de s'occuper des œuvres jugées non artistiques. Cette approche se basait sur l'hypothèse de travail pour laquelle il serait plus convenable [...] de considérer tous les types de textes, littéraires ou semi-littéraires, comme un ensemble de systèmes. Cette idée n'est pas une idée totalement nouvelle ; elle était fortement mise en avant dans les années vingt par les chercheurs comme Iouri Tynianov (1894-1943), Boris Eichenbaum (1886-1959) et Viktor Shklovsky (1893-1984). Prenant leurs travaux comme point de départ, Itamar Even-Zohar a proposé une formulation préliminaire du concept dans une communication présentée en 1973.

[...] L'hypothèse du polysystème nous aide à expliquer le mécanisme qui régit de telles relations [entre les genres littéraires] et la position spécifique et le rôle des genres littéraires dans l'existence historique de la littérature. Shklovsky voit une multiplicité de modèles littéraires, dont l'un occupe la position au sommet tandis que les autres attendent leur tour. Tynianov prête l'attention aux luttes entre les forces, genres et modèles innovateurs et conservateurs au sein de la structure complexe de la littérature. La notion du conservatisme contient implicitement la simplification, schématisation et stéréotypie des processus. [...]

L'objectif principal consiste non seulement à découvrir quels genres sont en haut et lesquels sont en bas, mais plutôt à découvrir les conditions qui causent que certains genres littéraires participent au processus du changement au sein du polysystème. C'est pourquoi Itamar Even-Zohar a proposé les notions d'activité primaires versus les notions d'activité secondaires ; l'activité primaire représente le principe d'innovation, quant à l'activité secondaire, elle représente le principe du maintien du code établi [principe de conservation].

Dire que la littérature traduite maintient une position primaire signifie qu'elle participe activement à la création du centre du polysystème. Des situations pareilles coïncident [...] avec les événements majeurs de l'histoire littéraire [...]. Ceci implique qu'aucune distinction nette ne soit maintenue entre les écrits originaux et traduits, et que ce soient souvent les auteurs dominants (ou les membres de l'avant-garde qui sont en train de devenir auteurs dominants) qui font les traductions les plus importantes. En outre, dans de telles situations, quand les nouveaux modèles littéraires émergent, la traduction devient probablement l'un des moyens pour les élaborer. C'est à travers les œuvres étrangères qu'on introduit dans la littérature autochtone les éléments qui n'y existaient pas auparavant.

[...] Il est aussi clair que les principes qui orientent le choix des œuvres à traduire sont déterminés par la situation qui régit le polysystème : les textes sont choisis en fonction de leur compatibilité avec les nouvelles approches et selon leur rôle innovateur présumé dans la littérature d'arrivée.

Quelles sont les conditions qui rendent possible une telle situation ? Il semble qu'on peut isoler trois cas principaux :

- a) quand un polysystème n'est pas encore cristallisé, quand il s'agit d'une « jeune » littérature, qui est en formation (en train de se former) ;
- b) quand il s'agit d'une littérature ou « périphérique », ou « faible », ou les deux à la fois ;
- c) quand il y a des moments de crises, de changements ou de lacunes dans une littérature.

D'autre part, dire que la littérature traduite maintient une position secondaire revient à dire qu'elle constitue un système périphérique au sein du polysystème, en assumant en général le caractère d'écrits épigones. Autrement dit, dans une telle situation, la littérature traduite n'a pas l'influence sur les processus plus importants et elle est formée selon les normes établies conventionnellement de la part d'un genre déjà dominant. La littérature traduite devient dans ce cas un facteur conservateur important. Tandis que la littérature contemporaine originale pourrait continuer à développer de nouvelles formes et de

nouveaux modèles, la littérature traduite adhère aux normes qui avaient été refusées (depuis peu ou depuis longtemps) par le centre établi (depuis peu).

Quels rapports peuvent exister entre la position assumée par la littérature traduite et les choix ou les normes de traduction ? [...] En tout cas, puisque l'activité de traduction participe au processus de création de nouveaux modèles [lorsqu'on parle d'une traduction assumant la position primaire], la préoccupation principale du traducteur n'est pas celle de chercher les modèles déjà établis au sein de son système de référence, dans lequel les textes originaux pourraient être transférés ; il est par contre prêt à violer les conventions de son propre système. Dans ces conditions, la possibilité qu'une traduction soit proche à l'original en terme d'adéquation (autrement dit, une reproduction des relations textuelles dominantes de l'original) est plus grande que dans l'autre cas. Du point de vue de la littérature d'arrivée, [...] si la nouvelle tendance est battue dans la bataille littéraire, les traductions faites selon ses conceptions ne gagneront pas du terrain. Mais si la nouvelle tendance se montre victorieuse, le code de la littérature traduite peut être enrichi et peut devenir plus flexible. Ces périodes [des grands changements historiques, littéraires] sont pratiquement les seules pendant lesquelles le traducteur est prêt à aller au-delà des options que lui offre le code établi, et veut essayer un traitement différent des relations textuelles de l'original. Par contre dans les conditions établies, les éléments absents de la littérature d'arrivée peuvent rester non-transférés si l'état du polysystème ne permet pas les innovations.

3.2. Résumé des idées d'Itamar Even-Zohar :

Itamar Even-Zohar adopte une vision systémique des traductions littéraires, partie intégrante du polysystème littéraire cible. Dans certains cas, la littérature traduite maintient une position secondaire et constitue un système périphérique au sein du polysystème. Dans une telle situation, la littérature traduite devient un facteur conservateur important. Dans d'autres cas par contre, la littérature traduite peut occuper un lieu privilégié au sein du polysystème littéraire d'accueil et participer activement à la création de son centre.

Even-Zohar spécifie ensuite trois types de situations dans lesquelles les traductions accèdent au centre du polysystème :

- a) le cas de la littérature en voie de développement (une jeune littérature) ;
- b) le cas de la littérature périphérique ou faible ou les deux à la fois ;
- c) le cas de la littérature qui passe par les moments de crise, ou de lacunes littéraires.

Il faut cependant préciser que les limites entre la position primaire ou secondaire occupée par une littérature traduite au sein d'un polysystème ne sont pas aussi claires : il peut arriver que tandis qu'une partie des traductions occupe le centre, l'autre partie reste en marge. La position occupée par la littérature traduite dans un polysystème littéraire peut avoir l'impact sur la pratique traduisante (les choix et les normes de traductions appliqués par le traducteur) : les traductions occupant la position primaire seront probablement plus adéquates à l'original que les traductions occupant la position secondaire qui, à leur tour, seront conformes aux modèles littéraires cibles et non-adéquates par rapport à l'original.

3.3. Résumé des idées de Gideon Toury:

Gideon Toury, le collaborateur d'Even-Zohar, élabore son projet de théorisation en *In Search of a Theory of Translation* (1980). Il étudie les œuvres traduites de l'anglais et de l'allemand en hébreu entre 1930 et 1945 et constate entre autre que la traduction comme une activité comportementale est sujette aux lois ou normes. (Moya, 2010 : 141)

Toury définit la norme, concept sociologique, comme « la traduction des valeurs générales partagées par une communauté - comme ce qui est correct et ce qui est incorrect, adéquat et inadéquat - dans des instructions appropriées pour l'application dans des situations particulières, spécifiant ce qui est prescrit, ce qui est interdit et ce qui est toléré». (Toury, 1995 : 54-55) Pour Toury, la soumission du texte traduit aux normes du texte source permet de dire qu'une traduction est **adéquate** par rapport au texte source, tandis que la soumission aux normes de la culture cible détermine son **acceptabilité**. Toury constate que les traducteurs ne se préoccupent pas d'adhérer aux normes du système original (traduction adéquate), mais d'adhérer aux normes qui régissent le système culturel cible (traduction acceptable).

Ce sont les normes qui déterminent également le type et le degré d'équivalence de la traduction. Pour Toury, il ne faut pas se demander si les deux textes, original et traduit, sont équivalents, mais plutôt quel type et degré d'équivalence traductive il y a entre eux. (Toury 1995 : 61, Moya, 2010 : 141). Pour Toury, les normes sont spécifiques à chaque culture et elles sont instables. Il est possible de procéder à une reconstruction des normes ayant dicté la traduction d'un texte donné en vue de proposer des «lois» générales de traduction. Pour cela, il existe deux types de source :

1) l'analyse des textes, en tant que produits d'une activité obéissant à des normes, permet de décrire une régularité de comportement en comparant des segments du texte source et

du texte cible afin de déterminer les normes qui ont prévalu pendant le processus de traduction ;

2) les déclarations explicites faites par les traducteurs, les éditeurs, les professionnels de la traduction concernant les normes.

Les lois que révèle l'analyse de textes d'origines culturelles différentes sont de deux ordres : **la normalisation** et **l'interférence**. De façon générale, du moins lorsque le traducteur veut se conformer au modèle cible, la tendance sera la normalisation et la perte de variation dans le style.

3.4. Évaluation critique de la théorie du polysystème :

Selon Virgilio Moya, traductologue espagnol contemporain, il n'est pas vrai qu'à chaque fois qu'une littérature nationale passe par les moments de crise, les traductions occupent un lieu privilégié dans le polysystème littéraire d'accueil. Il y a d'autres facteurs qui influencent la position des traductions dans un polysystème littéraire, comme le marché (les forces économiques) ou le pouvoir hégémonique de l'anglais. Par exemple, entre 1976 et 2000, le niveau général de la littérature aux États-Unis était médiocre, par rapport au reste du XX^e siècle. Et pourtant, on ne peut pas dire que l'activité traduisante aux États-Unis soit grande ni que les traductions occupent une place privilégiée, parce que dans ce pays domine la conviction que les traductions ne se vendent pas.

Le critère économique influence lui aussi la position de la littérature traduite au sein du polysystème littéraire des États-Unis. Moya conteste également que la pratique traduisante soit toujours subordonnée, comme le pense Even-Zohar, à la position d'une traduction au sein d'un polysystème. Les traductions fidèles et fiables, ou adéquates à l'original, n'occupent pas nécessairement une position primaire au sein d'un polysystème, et vice-versa. Il peut y avoir des traductions non-adéquates aux textes sources qui occuperont une position littéraire élevée au sein d'un polysystème. (Moya, 2010 : 140)

Pourtant, il est incontestable que les hypothèses du polysystème apportent aux Translation Studies et à la théorie de la traduction quelques principes épistémologiques clés, dont l'impossibilité d'une considération statique et anhistorique de la traduction, parce que la traduction, de même que la littérature, est une activité qui a le sens en rapport avec un système culturel déterminé. Les hypothèses du polysystème mettent en relief la description empirique des traductions comme produit, le dynamisme et la complexité du texte littéraire, relativisent l'équivalence et soulignent le caractère systémique et fonctionnel de

la traduction. Les hypothèses du polysystème (comme le reconnaît Itamar Even-Zohar lui-même) sont encore à vérifier ou à contester dans les littératures et cultures hors les pays occidentaux.

4. La théorie du jeu

La théorie du jeu a été mise au point par le mathématicien John von Neumann pour décrire les relations d'intérêt conflictuelles qui ont un fondement rationnel. L'idée est de trouver la meilleure stratégie d'action dans une situation donnée, afin d'optimiser les gains et de minimiser les pertes : c'est la « stratégie minimax ». Cette théorie a été successivement appliquée à divers champs d'activité humaine, dont l'activité de traduction.

C'est l'idée d'optimisation qui a retenu l'attention des traductologues : comment aider le traducteur à optimiser le processus de décision sans perdre trop de temps ? Jiří Levý (1967) estime que la théorie du jeu peut y contribuer : «La théorie de la traduction a tendance à être normative : elle vise à apprendre aux traducteurs les solutions optimales. Mais le travail effectif du traducteur est pragmatique. Le traducteur a recours à la solution qui offre le maximum d'effet pour un minimum d'effort déployé. Le traducteur recourt intuitivement à la stratégie minimax. » (Guidère, 2010 : 74)

Dinda L. Gorlée (1943) adopte la même approche mais en partant des postulats théoriques différents. S'inspirant de la notion de jeu de langage élaborée par Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, elle entreprend l'étude de ce qu'elle appelle le «jeu de la traduction». La traduction est comparée à un puzzle puis à un jeu d'échecs : «Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondé sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée, 1993). La comparaison avec le jeu se justifie, selon Gorlée, par le fait qu'un jeu a toujours pour but de trouver la solution la plus adéquate en fonction de règles instituées pour le jeu en question.

Ce rapprochement permet de mettre en lumière la dimension générique de la traduction. Comme le jeu, la traduction présente une part d'imprécision qui possède à la fois des avantages et des inconvénients. Par exemple, l'analogie avec le jeu d'échecs permet de mettre en parallèle les règles qui le régissent avec celles qui déterminent le langage. Mais en traduction, il ne s'agit pas de gagner ni de perdre au jeu, mais de réussir ou d'échouer à trouver la solution optimale.

La théorie du jeu ne prend pas en considération les facteurs émotionnels, psychologiques et idéologiques qui peuvent influencer le processus de traduction. Elle ne prend pas non plus en compte les lacunes de formation du traducteur. Il s'agit d'une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas compte des contraintes de la réalité

professionnelle. Ce qui rend également problématique l'application de la théorie du jeu à la traduction, c'est l'absence de la dimension ludique dans la traduction.

Mathieu Guidère estime que si l'objectif de la traduction selon la théorie du jeu est de rechercher systématiquement la solution optimale, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique (soit de textes informatifs, scientifiques ou techniques). (Guidère, 2010 : 74-75)

4.1. Jiří Levý : « Translation as a Decision Process » (1967):

D'un point de vue téléologique, la traduction est un processus de communication : l'objectif de l'acte de traduire est de communiquer la connaissance de l'original au lecteur étranger. Du point de vue pratique du traducteur, à chaque moment de son travail [...], l'activité de traduction est un processus décisionnel : une série d'un certain nombre de situations consécutives – de coups, comme dans un jeu -, de situations qui imposent au traducteur la nécessité de choisir entre un certain nombre d'alternatives [...].

Une fois que le traducteur a décidé au profit d'une des alternatives, il a déjà défini, par son propre choix, le nombre de « coups » suivants : il a prédéterminé ses décisions concernant les questions techniques telles que les formes grammaticales, et aussi certains « problèmes philosophiques ». Ce qui veut dire que le traducteur a construit le contexte par un certain nombre de décisions successives, puisque le processus de traduction a la forme d'un jeu à information complète – un jeu dans lequel chaque coup suivant est influencé par la connaissance des décisions précédentes et par la situation qui en a résulté (le jeu aux échecs donc, mais pas le jeu aux cartes). Choisisant la première ou la seconde alternative, le traducteur a choisi de jouer un des deux jeux possibles.

L'une des approches possibles à la théorie de la traduction est celle de prendre en considération toutes les décisions successives dépendant du choix donné, et de tracer l'ordre de priorité pour la solution de différents problèmes et le degré d'importance d'éléments divers dans l'œuvre littéraire observée de ce point de vue. Les résultats des deux jeux différents (donc des deux séries de décisions résultant des deux interprétations alternatives du titre de la comédie de Brecht) sont deux variantes de traduction différentes ; leur distance peut être mesurée à partir du nombre de décisions différentes incorporées au texte.

Nous pouvons aborder le processus de traduction en termes de problèmes décisionnels grâce au simple fait que cela est conforme à l'expérience pratique. En conséquence, il devrait être possible d'appliquer à la traduction les méthodes formels de la théorie du jeu.

Les instructions qui régissent le choix du traducteur des alternatives disponibles peuvent être définies comme des instructions sélectives (selective instructions). Celles-ci peuvent être de toutes sortes (tout comme des instructions de définition) : sémantiques, rythmiques, stylistiques, etc. Le choix d'une unité lexicale (et aussi des éléments d'ordre plus élevé) est régi par un tel système d'instructions, consciemment ou inconsciemment. Ces instructions sont soit objectives, dépendantes du matériel linguistique, soit subjectives, dépendantes en grande partie de la structure de la mémoire du traducteur, de ses critères esthétiques, etc.

Le terme final contenu dans le texte pourrait être analysé à partir du système d'instructions responsable de son occurrence ; il est possible de reconstruire le modèle de sa genèse, son modèle génératif. L'interprétation du lecteur des signifiés contenus dans le texte prend elle aussi la forme d'une série de « coups » : le choix d'une des interprétations possibles d'une unité sémantique peut être représentée comme une série de décisions qui vont des signifiés plus généraux aux plus spécifiques.

Le traducteur, dans son système de décisions, peut faire un pas de plus ou de moins par rapport à ce que l'auteur avait fait dans l'original. Les décisions du traducteur peuvent être nécessaires ou non-nécessaires, motivés ou immotivés. La décision est motivée si elle est prescrite par le contexte (linguistique ou extralinguistique).

La traduction étant à la fois une interprétation et une création, les processus décisionnels qui sont opératifs dans son cadre sont de deux types :

- 1) le choix des éléments du paradigme sémantique du mot (ou d'une construction sémantique plus complexe) du texte de départ, c'est-à-dire entre les interprétations possibles du « signifié » du texte ;
- 2) le choix du paradigme des termes (constructions verbales) du langage d'arrivée qui correspond plus ou moins au « signifié » choisi en 1), c'est-à-dire « l'expression du signifié ».

Les processus décisionnels dans la traduction ont la structure d'un système sémiotique, avec son aspect sémantique (ce qui signifie un répertoire d'unités définies par leur relation avec leurs référents), sa syntaxe (c'est-à-dire les règles pour combiner ces unités, si nous entendons par « unités » paradigmes ou instructions). Comme tous les processus sémiotiques, la traduction a aussi sa dimension pragmatique.

La théorie de la traduction tend à être normative, instruisant les traducteurs quant à la solution optimale. Cependant, le travail réel de traduction est pragmatique ; le traducteur décide pour une des solutions possibles qui promet d'atteindre le maximum d'effet avec le minimum d'effort. Ce qui revient à dire qu'il décide intuitivement pour la soi-disant stratégie minimax (minimax strategy).

Par exemple, il n'y a aucun doute qu'une traduction qui préserve dans les rimes les voyelles de l'original serait préférable, du moment où les valeurs expressives des voyelles peuvent jouer un rôle important dans l'ensemble du schéma émotionnel de la poésie. Or le prix que le traducteur aurait payé à compliquer sa tâche de cette manière serait si grand que les traducteurs modernes préfèrent y renoncer. Le même système est adopté, de manière moins évidente, par les traducteurs de la prose : ils sont contents de trouver pour leur phrase une forme qui exprime plus ou moins tous les signifiés nécessaires et toutes les valeurs stylistiques, malgré qu'il soit possible de trouver, au bout de plusieurs heures d'expérimentations et réécritures, une solution meilleure.

Les traducteurs adoptent en général une stratégie pessimiste, et sont soucieux d'accepter seulement les solutions dont la « valeur » [...] ne descende pas au-dessous d'une certaine limite minimale admissible par leurs critères linguistiques et esthétiques. Puisque l'aspect pragmatique du travail du traducteur est basé sur une stratégie minimax, il devrait être possible d'utiliser les méthodes mathématiques correspondantes pour évaluer et calculer les préférences des traducteurs c'est-à-dire de déterminer les facteurs individuels dont est composé ce qui est d'habitude défini comme méthode des traducteurs).

Pour le traducteur, le degré d'importance d'un moyen stylistique est une valeur relative, mesurable seulement en rapport aux autres valeurs, dont en premier lieu la valeur assignée à la pureté linguistique.

5. La théorie de l'action :

La théorie de l'action ou la théorie actionnelle de la traduction a été développée en Allemagne dans les années 1980 par Justa Holz-Mänttari. Holz-Mänttari est une traductrice professionnelle, traductologue et formatrice de traducteurs allemande vivant en Finlande, auteur de plusieurs livres théoriques sur la traduction, p. ex. *Translatorisches Handeln: Theorie und Methode* (Helsinki, 1984). La traduction est envisagée, dans le cadre de cette théorie, comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Elle est considérée comme un simple outil d'interaction entre des experts et des clients (Guidère, 2010 : 71-72).

Pour développer cette conception pragmatique de la traduction, Holz-Mänttari s'est appuyée sur la théorie de l'action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a pu ainsi mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter dans certains contextes professionnels.

L'objectif premier de la théorie de l'action est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent une communication efficace. Pour y parvenir, Holz-Mänttari (1984) recommande de procéder avant tout à une analyse minimale du texte source qui se limite à la construction et la fonction. Pour elle, le texte source n'est qu'un outil pour la mise en œuvre des fonctions de la communication interculturelle. Il n'a pas de valeur intrinsèque et dépend complètement de l'objectif communicationnel que se fixe le traducteur. La principale préoccupation du traducteur est le message qui doit être transmis au client. Avant de décider de l'équivalence à employer, le traducteur doit évaluer à quel point le thème du message est acceptable dans le contexte culturel cible. (Guidère, 2010 : 71-72)

Ainsi par exemple, la théorie de l'action de la traduction recommande de remplacer les éléments culturels du texte source par d'autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s'ils paraissent éloignés des éléments originaux. L'essentiel est de parvenir au même but recherché dans le cadre de la communication interculturelle. C'est l'action seule qui détermine, en définitive, la nature et les modalités de la traduction. Le traducteur apparaît comme un chaînon principal qui relie l'émetteur original du message à son récepteur final. Il est l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttari (1986) explique aussi les qualités professionnelles requises du traducteur et la formation nécessaire pour les développer. (Guidère, 2010 : 71-72)

La théorie actionnelle de la traduction est ainsi un cadre de production des textes professionnels. L'action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but. Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. Un cahier de charges (la consigne de la traduction) définit les spécifications du produit qu'est la traduction finale : il précise le but de la communication, le mode de réalisation, la rémunération prévue, les délais imposés, etc. (Guidère, 2010 : 71-72)

La fonction détermine alors l'ensemble du travail du traducteur qui doit prendre en compte les besoins humains dans la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture d'arrivée. Holz-Mänttari (1984 : 17) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l'initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traducteur, l'apporteur du texte cible, le récepteur final, le diffuseur (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un «transmetteur de messages» : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit aussi agir en tant qu'expert en inter-culturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d'atteindre son but. Selon Holz-Mänttari, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu'il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d'atteindre le but recherché. De plus, il doit négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l'échec de la communication dans la culture cible (Guidère, 2010 : 71-72).

Cette théorie un peu radicale a été critiquée par plusieurs traductologues, y compris par les tenants de l'approche fonctionnelle comme Christiane Nord (*Text Analysis in Translation*, Amsterdam/ Atlanta, 1991 : 28). Ils lui reprochent notamment de ne pas prendre en compte le fait qu'en réalité, le traducteur ne peut pas toujours décider de tout (il doit prendre de telles décisions qui soient conformes à la loyauté au client). Peter Newmark (*About Translation*, Clevedon, 1991 : 106) a reproché à Holz-Mänttari que son approche était trop orientée vers le business et les relations publiques, alors que ces domaines ne représentent qu'une partie de l'activité de traduction (Guidère, 2010 : 71-72).

Dans sa théorie et méthodologie de « l'action traductionnelle » (« translatorisches Handeln »), présentée pour la première fois en 1981, puis sous une forme détaillée en 1984, Holz-Mänttari évite même d'utiliser le mot traduction au sens strict, ce qui lui permet de s'éloigner des concepts traditionnels et des attentes liées à ce mot. Sa théorie se

base sur les principes de la théorie de l'agir (von Wright 1968) ; elle est conçue pour couvrir toutes les formes de transfert interculturel, y compris celles qui n'impliquent pas l'existence d'un texte, source ou cible. Elle préfère parler de transmetteurs de messages, qui consistent en du matériel textuel combiné avec d'autres médias tels que les images, les sons et les gestes (Nord, 2008 : 24-25).

Dans le modèle de Holz-Mänttari, la traduction est définie comme une «action complexe conçue pour réaliser une finalité déterminée ». Le terme générique qui décrit ce phénomène est « l'action traductionnelle ». La finalité de « l'action traductionnelle » est d'effectuer le transfert des messages à travers les barrières culturelles et langagières, au moyen des transmetteurs de messages produits par des experts. Les traducteurs sont des experts dans la production des transmetteurs de messages appropriés dans une situation de communication interculturelle ou transculturelle, ou selon la terminologie de Holz-Mänttari, ils sont experts dans la co-opération communicative : « l'action traductionnelle est le processus de production d'un transmetteur de message d'une certaine sorte, conçue pour être utilisée dans des systèmes d'action supérieurs, afin de co-ordonner la coopération actionnelle et communicative » (1984 : 17, cité d'après Nord, 2008 : 25).

Holz-Mänttari souligne les aspects actionnels du processus de traduction, par le biais de l'analyse des rôles des participants (l'initiateur, le traducteur, l'utilisateur, le récepteur du message) ainsi que les conditions situationnelles (les aspects temporels et géographiques, le médium) dans lesquelles ont lieu leurs activités. Une des considérations les plus importantes pour Holz-Mänttari est le statut du traducteur. Sa conception de la formation professionnelle valorise le rôle du traducteur qui est considéré en tant qu'expert professionnel.

Dans ses dernières publications, Holz-Mänttari se laisse inspirer de la biocybernétique pour expliquer les conditions qui permettent aux êtres humains de coopérer mutuellement (1988). La capacité de produire des « transmetteurs de messages » est déterminée par les fonctions cérébrales qui doivent être prises en compte dans la formation des « experts en production de textes » (1993). Cette approche peut être considérée comme appartenant également partiellement au domaine de la traductologie cognitive et psycholinguistique (Nord, 2008 : 25).

Bibliographie:

1. AYLINK, D. J. (2002). IGF-binding proteins are multifunctional and act via IGF-dependent and -independent mechanisms. *J. Endocrinol.*, 175, 19–31. Mulenga, A., & Khumthong, R. (2010)
2. BALLARD, Michel : De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions. Presses Universitaires de Lille, 1992.
3. BALLARD, Michel et D'Hulst, Lieven (eds.) : La Traduction en France à l'âge classique. Presses Universitaires du Septentrion, Lille III, 1996.
4. BASSNETT, Susan : Translation studies, Methuen, New York, 1980.
5. BASSNETT, Susan : Translation studies. Routledge, London / New York, 1992 (1980).
6. BENJAMIN, Walter : La Tâche du traducteur (1923). Traduit par M. de Gandillac. In Walter Benjamin, Oeuvres I. Gallimard, Paris, 2000, pp. 244-262.
7. BERMAN, Antoine : L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Gallimard, Paris, 1984.
8. BERMAN, Antoine : L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Gallimard, Paris, 1984.
9. BERMAN, Antoine : L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Gallimard, Paris, 1984.
10. BOCQUET, Claude : La traduction juridique. Fondement et méthode. De Boeck, Bruxelles, 2008.
11. CARY, Edmond: Les grands traducteurs français. Librairie de l'Université Georg & Cie, Genève, 1963.
12. DANCETTE, J. and S, Halimi (2005). "La représentation des connaissances et son apport à l'étude du processus de traduction, *meta* 50 (2) 548-459.
13. EVEN-ZOHAR, Itamar : La posizione della letteratura tradotta all'interno del polisistema letterario. In Nergaard, Siri (a cura di) : *Teorie contemporanee della traduzione*. Strumenti Bompiani, Milano, 1995, pp. 225-238, traduit de l'anglais (« The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », 1978) par Stefano Traini.
14. GARNIER, Georges : Linguistique et traduction, Caen., Paradigme, 1985.
15. GILE, Daniel : La traduction. La comprendre, l'apprendre. Presse Universitaire Française, Paris, 2005.

16. GILE, Daniel : La traduction. La comprendre, l'apprendre. PUF, Paris, 2005.
17. GOUADEC, Daniel: Formation des traducteurs, La Maison du Dictionnaire, Paris, 1986.
18. HORGUELIN, Paul : Traductologie : domaine français, Linguatex, Montréal, 1980.
19. JACOBSON, Roman : Essais de linguistique générale : Les fondations du langage, Les Éditions de Minuit, Paris, (1963) 2003.
20. Jacobson, Roman : Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage. Les Éditions de Minuit, Paris, (1963) 2003.
21. JETTMAROVÁ, Zuzana:« Předmluva ke čtvrtému vydání ». Levý, Jiří : Umění překladu. Apostrof, Praha, 2012, pp. 5-12.
22. LADMIRAL, Jean-René : Traduire. Théorèmes pour la traduction, Paris, Gallimard, 1994.
23. LAROSE, Robert: Théories contemporaines de la traduction, 2^e édition. Sillery (Québec), Presses de l'Université du Québec, 1989.
24. MALINGRET, Laurence : Stratégies de traduction : les Lettres hispaniques en langue française. Artois Presses Université, Arras, 2002.
25. MESCHONNIC, Henri : Éthique et politique du traduire. Verdier, Paris, 2007
26. MOUNIN, Georges : Les problèmes théoriques de la traduction. Gallimard, Paris, 1963.
27. NEWMARK, Peter : Manual de traducción. Madrid : Cátedra, 6a ed. 2010 (1a ed. 1992), orig. A Textbook of Translation. 1987, traduit de l'anglais par Virgilio Moya.
28. NORD, Christiane: La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes, Arras : Artois Presses Université, 2008. (Traduit de l'anglais Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained par Beverly Adab).
29. OSEKI-DÉPRÉ, Inès : Théories et pratiques de la traduction littéraire. Armand Colin, Paris, 2011 (1999).
30. PERGNIER, Maurice : Les Fondements sociolinguistiques de la traduction, Lille, 3^e édition (remaniée), (1978)
31. PERGNIER, Maurice : Les Fondements sociolinguistiques de la traduction, Lille, 3^e édition (remaniée), (1978)
32. REISS, Katharina : Problématiques de la traduction. ECONOMICA, Paris, 2009. Traduit de l'allemand par Catherine A. Bocquet. Préface de Jean-René LADMIRAL. Orig.

- all. Grund fragen der Übersetzungswissenschaft, WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995.
33. SALAMA-CARR, Myriam : La traduction à l'époque abbasside, Didier Érudition, Paris, 1990.
 34. SAPIR, Edward: Culture, Language and Personality, California, Selected Essays University of California Press, 1949.
 35. SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : Interpéter pour traduire. Didier Érudition (Klincksieck), 2001.
 36. STEINER, Georges : Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction. Albin Michel, Paris, 1998. Orig. angl. Oxford, 1975. Traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat.
 37. STEINER, George After Babel, London, Oxford University Press, 1975.
 38. TOURY, Gideon : Descriptive translation studies and beyond. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1995.
 39. TOURY, Gideon : Descriptive translation studies and beyond. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1995.
 40. TOURY, Gideon : Descriptive translation studies and beyond. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1995.
 41. VAN HOOFF, Henri : Histoire de la traduction en Occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas. Éditions Duculot, Paris - Louvain-la-Neuve, 1991.
 42. VANDAELE et LESLIE, Lubin : "Approche cognitive de la traduction, Meta 502, Montréal, (2005): 415–431.